

Mirage

Partie 1

1 – маѡѣ

Les marches s'étendaient, innombrables et absolues. Soit du bois à la texture de pierre, soit de la pierre couleur de bois, la matière était mal définie. L'horizon s'y découpait en dents de scie. Chaque nouveau pas offrait le même choix : le vide en face, la descente à gauche et à droite. Remonter ne s'envisageait qu'en opérant un demi-tour et les marches n'étaient pas conçues pour le permettre.

Leur prisonnier songeait que le pire des précipices était un escalier. Bien plus terrible que la chute libre : la certitude de heurter les degrés l'un après l'autre, de s'y déchirer toutes les chairs et fracasser tous les os. Les marches n'étaient pas si glissantes mais il sentait l'aspiration du vide en démangeaison dans la plante de ses pieds. Son vertige maladif se moquait de ce que tout le décor fût factice.

Il suivait le fil directeur de l'escalier sans fin. Une coopération à l'imprudence calculée : il possédait la quasi-certitude qu'on ne tenait pas à le tuer ni aucun euphémisme du genre – lui causer « un terrible accident » ou le « faire disparaître » – car c'était tout à fait passé de mode. Cette conviction tenait la peur à distance.

Une marche, une autre marche, un nouveau palier. L'homme déglutit. Même à l'orée de l'angoisse, il s'efforçait de garder contenance. Il n'appellerait pas à l'aide ; il ne perdrait pas ses moyens. Inutile de leur faire ce plaisir. (Leur ?)

Il imaginait mal ses persécuteurs : leur visage devenait flou, leurs motivations incertaines. Existaient-ils seulement ? Pourquoi pas. Les haïssait-il ? Oh, oui.

En parlant d'existence, il se remémora que les marches n'étaient pas réelles. Il peinait à s'en souvenir. Tout, autour de lui, n'était qu'illusion : image abusive, pas plus vraie mais bien plus malléable que le monde, conçue par quelqu'un d'autre que lui. Tout mirage fonctionnait selon la logique de son créateur. Il lui suffisait de la déconstruire et la solution se présenterait.

Le vide remporta la partie : il commit un faux pas. Sa cheville se trompa d'angle, sa botte s'en trouva sans appui. Sa mémoire choisit de lui rappeler qu'il ne se trouvait pas dans un escalier géant, mais enfermé en prison : une notion aussi ulcérente que rassurante. La chute ne pouvait pas le blesser. Sa cellule mesurait trois mètres sur trois et il ne s'élevait que de sa propre hauteur, soit pas grand-chose selon les goujats. Qu'il gardât les bras devant lui et il ne se casserait rien. Il appliqua ce plan.

Un violent courant d'air s'engouffra dans ses manches. Il s'en trouva projeté sur le palier et atterrit sur son postérieur.

Stupéfait, il oublia toute idée de progression et s'assit jambes croisées. L'événement méritait de se poser et d'y réfléchir.

Il y avait l'escalier : une Illusion évidente dans sa métaphore de la chute au ralenti. Le dénivelé n'existait pas, son impression de descendre provenait de la décision de son esprit que son sens visuel était plus fiable que les autres.

Rien dans cette Illusion ne suggérait des rafales de vent. Pas de feuilles dansant sur les marches, pas de poussière soulevée, rien. Pourquoi se prenait-il à l'imaginer ? S'agissait-il plutôt de l'indice d'une présence ? D'un compagnon de cellule ?

— Eh oh ?

Pas de réponse.

— Bonjour !

Mal à la mâchoire, soudain. Il serra les dents, toussa une ou deux fois. Sa gorge cuisait, sèche, et sa voix sonnait altérée. Longtemps qu'il ne s'était pas prêté à l'exercice.

— Je m'appelle...

Une seconde de mémoire confuse, qui lui rendit la réponse avant qu'il ne s'en inquiétât davantage.

— ... Nathanaël ! Nathanaël de Luz.

Pas de réponse.

— Si vous m’entendez, signalez-vous !

Et le vent de se déchaîner en rafales. Qu’est-ce qui créait un courant d’air pareil ? L’ouverture conjointe d’une porte et d’une fenêtre de ses neuf mètres carrés de cellule, peut-être. Cela seyait mal à sa fonction de prison.

L’atmosphère s’agitait anormalement ; des tourbillons de poussière rêche, invisibles dans l’Illusion qui ne les prenait pas en compte, lui griffaient les mains. Une brise tiède s’engouffra dans son col. Incompréhensible. Il subodora un ventilateur à l’hélice de taille respectable. Dans ce cas, n’aurait-il pas dû entendre vrombir son moteur ?

Une inspiration, une expiration. Le vieil instant de calme forcé. Il devait reprendre le contrôle de ses pensées, élucider ce problème. Revenir aux bases.

Illusionnisme, leçon un pour débutant petit ou grand : tout mirage n’exerçait son emprise que sur la vue. Aucun autre sens ne pouvait être manœuvré. L’esprit calquait tout seul une trame de sensations imaginées sur la vision imposée plutôt que d’accepter l’incohérence de ses perceptions.

Nathanaël, fierté de la maison Luz – du moins, avant toute cette affaire de prison – se demanda si on se payait sa tête. Un si joli zéphyr au fond de sa cellule ? Si on ne le manipulait pas exprès, alors...

L’Illusion était une chose, la folie en était une autre. Il assistait peut-être à son propre abandon. La fragile barque de son esprit voguait-elle déjà sur les eaux du délire psychotique ? Tel un mauvais voyage au pays de l’ergot de seigle, mais sans drogue. Ni nausées. Ni taches colorées. Aucun point commun, en fin de compte.

Il jeta un regard au sol qui s’enfonçait toujours plus profond, marche après marche, degré après degré, palier après palier, plus bas et plus bas encore... et s’en agaça.

— Cet escalier nous nargue. Toujours là, l’ami ?

Les yeux mi-clos, il poursuivit :

— Soit, fini de jouer. La réalité, s’il-vous-plaît ! Les murs sont proches, le sol plat, légèrement froid. Peu ou pas de lumière et guère flatteuse au teint. Le

meuble constitue une insulte au bon goût, n'évoquons pas la literie. Alors, y venons-nous ?

Sous ses mots provocateurs se cachait son propre sens Illusoire. Il s'agissait de chasser l'Illusion forcée derrière ses yeux, de les rendre de nouveau disponibles pour contempler la vérité. Les apparences se troublèrent, indécises. Les bourrasques se déchaînèrent. Les marches revenaient sans cesse, élastiques ; la volonté de Nathanaël ne trouvait pas de prise définitive.

Prendre le contrôle du mirage d'autrui était un des premiers exercices donnés aux enfants. Nathanaël comptait à l'époque parmi les moins mauvais élèves, et depuis parmi les professeurs les plus doués. L'idée d'avoir perdu la main l'irritait, et le fit persévérer sans réfléchir.

Il en oubliait la deuxième leçon pour débutant petit ou grand : une bonne Illusion était désirable. Il ne souhaitait pas vraiment retrouver sa cellule ; même la logique trouvait plus intelligent de laisser le tissu de mensonges recouvrir la réalité. Pas comme s'il pouvait s'évader de toute façon, alors pourquoi exiger l'inconfort ? Il ne luttait pas contre le mirage, mais contre lui-même. Il ne ressortait jamais victorieux de ce combat-là.

Peut-être pouvait-il échanger l'escalier pour un endroit plus agréable.

Quand il rouvrit les yeux, un oiseau fendait le ciel vers la surface d'une onde verte. Il y plongea sans bruit et en ressortit le bec plein. Nathanaël considéra ses alentours au titre d'un contrôle qualité. Il se situait sur la rive de la petite île du lac de plaisance ; il distinguait au loin les cabanes destinées à l'hébergement des vacanciers. Une barque gîtait sur l'eau. L'Illusionniste relâcha sa prise sur l'Illusion et se tint prêt.

Ses modifications perdurèrent, ce qui lui enseigna deux choses : primo, qu'il luttait contre une machine et non un esprit humain ; secundo, que la priorité de cette machine était la persistance d'un mirage, peu importait lequel, tant pis si le scénario proposé passait à la trappe.

Le vent se leva de nouveau. Il s'intégrait mieux dans ce décor extérieur, mais il demeurait impossible : il cognait Nathanaël aussi dur qu'une gifle. Si

compagnon de cellule il dénonçait, à quoi s'occupait celui-ci ? À lui souffler dessus ?

— Vous voyez, l'ami : Illusion, rien de plus. Ce que vous pouvez voir – ce que vous croyez voir – n'a pas d'existence. C'est du vide. Du vent !

— *Nnnnnnnnnnnnn*

Nathanaël sursauta. Après le toucher, l'ouïe décidait de s'y mettre. Irrécupérable, sa petite barque perdue sur les eaux de la folie. Enfin, quitte à perdre la raison, autant étudier le phénomène. La voix imaginaire, profonde et d'un timbre qui évoquait le féminin, sortait de nulle part en particulier et peinait à articuler.

— *N'inssss*

— Oui, j'écoute ?

— *N'insuuuulte paaaas*

— Vous allez y arriver, je crois en vous.

— *le vvvvent.*

Nathanaël récapitula :

— « N'insulte pas le vent » ?

— *Ouiiiii.*

— C'est un conseil sérieux ?

Les bourrasques s'amplifièrent. Ses vêtements claquèrent sur sa peau. L'herbe ploya, son inconscient ajoutant ce détail à l'Illusion de l'île pour lui.

— *Ouiii. Très sérieux.*

— Où vous cachez-vous ? Ne voulez-vous pas vous montrer ? Et... comment vous y prenez-vous, pour le vent ?

L'autre réfléchit une poignée de secondes.

— *Je ne me cache pas...*

Les hésitations dans l’inflexion de l’inconnue s’atténuèrent au fil de l’exercice. Comme il avait lui-même eu du mal à tirer les sons qu’il souhaitait de sa gorge, Nathanaël préféra s’épargner tout commentaire.

— *Je ne peux pas me montrer...*

Nathanaël fouilla tout de même les alentours du regard. Rien à gauche, ni à droite, ni derrière. Les buissons ? Non plus. Il avait pourtant déployé le genre d’Illusions qui intégrait les personnes présentes au lieu de les dissimuler. Ou se drapait-elle dans sa propre Illusion ? Non, elle ne pouvait pas appartenir à la noblesse : il aurait senti sa présence.

— *Je suis le vent.*

— Littéralement ?

— *Oui.*

— Ah !

2 – silf

De deux choses l’une : ou il s’adressait à un esprit malade, ou c’était lui, l’esprit malade. Nathanaël de Luz demeura dans l’expectative. Gageant qu’une folle satisfaite coopérerait mieux qu’une folle contrariée, il tenta de ramener la conversation sur une meilleure trajectoire.

— Insulter le vent n’était pas mon intention, l’amie. J’en suis sincèrement navré.

— *Tes excuses m’importent peu, créature inférieure.*

D’abord, Nathanaël songea que la voix de sa compagne de cellule gagnait en fermeté à la pratique et que ce progrès faciliterait leur discussion. Ensuite, il s’intéressa au sens de la phrase.

— Ma petite, nous allons descendre d’un ton : vous vous adressez à un seigneur de la Tour éternelle.

— *Je n'ai que faire des titres inutiles dont vous autres pitoyables créatures vous parez.*

— Belle façon d'avancer dans le dialogue, Votre Suprématie. Permettez-moi, en toute amitié, de me stupéfier qu'une engeance si supérieure à l'humanité demeure captive dans cette prison conçue par les miens.

L'autre ne répondit rien. Mouchée, la sylphe. Nathanaël se rabroua aussitôt : les sylphes n'existaient pas. Certes, des sources indiquaient qu'à la croisée de deux masses d'air, là où les vents s'interpénétraient dans un chaos météorologique à couper le souffle, un certain assemblage pouvait naître du désordre... une nappe d'air fermée, faite de multiples boucles cycliques et isolable du reste de l'atmosphère ; un processus comparable à une forme de vie si l'on en oubliait la définition. Enfin, de là à la croire capable de penser ? De parler ?

Il sentit trop tard la machine Illusionniste se remettre en marche. Elle ouvrit l'île sous lui : il tomba. Sur les escaliers, bien entendu.

L'hypothèse selon laquelle ne chuter que de sa propre hauteur serait inconséquent s'en trouva invalidée. Ses paumes et ses coudes prirent le choc. La douleur s'éternisa. Aïe. Nathanaël se releva et nota le vent de panique qu'émettait la... il se décida à l'appeler « sylphe », du moins jusqu'à trouver mieux.

— *Je n'aime pas. Arrête ça.*

Nathanaël remarqua que le vocabulaire de la demoiselle s'étiolait dès qu'il s'agissait d'autre chose que d'affirmer sa supériorité. D'où deux conséquences : primo, la part de lui qui ne vivait que pour prendre des notes sur le monde qui l'entourait haussait de plus en plus haut son sourcil ; secundo, « sylphe » sonnait si mal, bien trop mythologique !

— Comment puis-je vous nommer, l'amie ?

— *Je n'ai pas l'usage d'une convention appellative.*

Nathanaël appréciait à ses heures le recours à des tournures de phrase inutilement alambiquées mais cette réponse-là atteignait des sommets de pédanterie.

— Eh bien ! Que de progrès.

— *Empêche les choses de changer. Elles ne doivent pas faire ça.*

Il ne put retenir un sourire.

— Si je comprends bien, votre demande signifie, primo, que vous disposeriez du sens de la vue et, secundo, que vous sollicitez l'aide d'une... comment disiez-vous ? « Pitoyable créature inférieure » ?

La rafale suivante l'entraîna dans un joli pas de danse. Toupillé, il entendit murmuré à son oreille :

— *Si ton rôle ici est de me tourmenter, tais-toi.*

— Il y a erreur, l'amie. Je ne suis pas votre bourreau, mais prisonnier comme vous.

— *Depuis moins longtemps que moi.*

— Tiens ? Pardon, mais je ne comprends pas comment vous pouvez être écrouée ici sans que la moindre rumeur n'en perce au-dehors, au point que je n'aie jamais entendu parler de vous auparavant. Les gens sont curieux et vous êtes une curiosité.

— *Faisons un échange. Dis-moi pourquoi les choses bougent et je répondrai à ta question.*

— Très bien.

Il s'assit en tailleur sur les marches et étala autour de lui le tissu de son pantalon couleur d'ocre rouge.

— Par où commencer ? Y voyez-vous ? Je veux dire, possédez-vous bien le sens de la vue ?

— *Qu'est-ce que ça peut te faire ?*

— J’ai appris que la vue dépend de cet organe fort complexe qu’est l’œil, et si vos boucles en comportent un qui flotte gracieusement sur un coussin d’air, je... je trouverais cette idée très perturbante. Quoique, même si vous êtes transparente, j’imagine qu’un phénomène de réfraction pourrait vous doter de l’équivalent d’un système de lentilles... Je m’égare, ce n’est pas le plus important dans l’immédiat.

— *Tu ne réponds pas à ma question.*

— Les « choses », comme vous dites, la réalité en somme, ne bougent pas, ne changent pas. L’Illusion affecte votre perception. Cet escalier n’existe pas, ni...

— *Escalier ?*

— C’est un... dispositif pour passer petit à petit d’un niveau de terrain à un autre. Fabriqué de main d’homme. Comment pouvez-vous vous exprimer aussi bien et ignorer ce qu’est un escalier ?

— *Les méthodes inventées par ton espèce stupide pour pallier son ancrage au sol ne méritent pas que tu ralentisses l’explication qui m’est due. Je sais ce que c’est. Tu le prononces mal. [ɛskalje], pas [eskalje].*

Nathanaël inspira, expira, détendit ses muscles et verrouilla ce sourire charmeur trois fois champion du concours dédié dans la Tour éternelle. Une fois son agacement revenu à des niveaux acceptables, il lança :

— Simple précision, l’amie, continuez de me parler sur ce ton et malgré mon naturel aimable il est possible que je prenne la mouche. Pour commencer, j’ai coutume que les mystérieuses inconnues qui croisent mon chemin me vouvoient, histoire de souligner la distance à défaut de marquer le respect.

— *Nous sommes condamnés à passer un temps considérable à trop courte distance l’un de l’autre, si nous continuons à cette vitesse.*

— Je te tutoierai donc.

— *Je n’en ai rien à faire, parle. Une Illusion. Pourquoi ?*

— Oh, dans notre contexte carcéral, le but du jeu consiste à faire oublier au prisonnier qu’il se trouve enfermé et à le balader n’importe où. Parfois pour

l'éprouver, après tout il est là dans ce but, plus souvent pour le plaisir de tester des Illusions.

Comme une de ses jambes s'ankylosait, il en intervertit le croisement avant de poursuivre :

— S'il s'agissait d'une épreuve – et j'aimerais bien savoir au nom de quoi on m'en créerait une – un maître des Illusions se chargerait d'entretenir le mirage, on ne laisserait pas cela à une bête machine.

— *Tu en es sûr ?*

Nathanaël dut tourner la question dans son esprit quelques secondes pour en saisir le sens.

— Qu'il s'agit d'une machine ? Aucun Illusionniste ne laisserait deux prisonniers discourir tranquillement de ses actions sans tenter de les ramener dans son scénario, tandis que notre machine continue d'accomplir sa tâche même une fois que celle-ci est devenue inadéquate. Et le style de manœuvre est différent mais il faut être Illusionniste pour s'en apercevoir.

Il abandonna la position tailleur pour ramener ses genoux devant lui. Ceux-ci craquèrent, l'incitant à quelques exercices de souplesse. Une épouvantable quantité de muscles et de ligaments se plainquirent de l'effort. Les terribles conséquences de la rupture de sa routine callisthénique en prison. Dans le silence qui se prolongeait, Nathanaël risqua une toux polie, puis une série de claquements de langue et, enfin, à bout de patience, demanda :

— L'amie, que peux-tu me raconter sur toi-même ?

La sylphe débuta :

— *Une tempête m'a fait apparaître au-dessus de votre Tour éternelle. On m'a tendu un piège pour me capturer. Des créatures misérables ont eu l'air de discuter de moi, je ne sais pas ce qu'elles ont dit parce que je ne les comprenais pas. Le bocal qui me contenait a été oublié.*

La demoiselle émit ce qui ressemblait à un soupir, si on osait céder à la tentation de l'anthropomorphisme.

— Est-ce là tout ?

— *Non. Plus tard on est revenu me chercher. D'autres humains : ils voulaient faire des expériences. « Étendre les connaissances sur les créatures élémentaires. » On m'a appris votre langue et enfin expliqué qu'on pensait que j'avais lancé la tempête contre la Ville.*

— *Était-ce le cas ?*

— *Bien sûr que non ! Elle était plus belle, plus grande, plus forte que moi, c'est elle qui m'a créé, pas l'inverse, je viens de le raconter. Ensuite les tests ont continué.*

— *Il devait s'agir d'un groupe de scientifiques. As-tu retenu leur nom ? Étaient-ils de Thalas, de Frem, d'une autre maison ? Quoi qu'il en soit, ils ont dû apprécier de mettre la main sur une véritable sylphe.*

Le vent se leva, faisant claquer les vêtements de Nathanaël. Interpréter le langage non-verbal d'une entité non-humaine ? Il avait déjà connu façon plus étrange de commencer sa journée.

— *Pas de convention appellative, cela signifie-t-il que tu refuses jusqu'au mot « sylphe » ?*

— *Exact.*

La brise retomba.

— *J'ai suivi tous leurs tests. Ils ne m'ont jamais rien promis, mais je pensais qu'ils me relâcheraient quand ils en auraient fini avec moi.*

— *Ne l'ont-ils pas fait ?*

— *Question stupide...*

— *Caractéristique de l'exécrable engeance dont je suis le plus pitoyable rejeton, bla, bla, bla. Cela dit je comprends mieux d'où tu sors ton vocabulaire, si ce sont ces circonstances qui t'ont enseigné le langage. D'ailleurs, n'as-tu jamais essayé de négocier avec eux ?*

— *Je ne savais pas parler.*

— *Ah tiens ? Quand as-tu commencé ?*

— *Il y a peu.*

— À quelle occasion ?

— *Je cherchais un moyen d'attirer ton attention.*

Nathanaël étira une dernière fois sa colonne vertébrale, prit son courage à deux mains et se releva. Bien. Sa compagne de cellule prétendait, avec des arguments recevables, être une créature fantastique et avoir appris à communiquer dans les dix minutes précédentes. Malgré ces assertions douteuses, il appréciait la compagnie pour un point : la discussion aiguisait sa concentration, le sortait de ce flou onirique des Illusions.

— Comment une créature inférieure telle que moi a-t-elle attiré ton supérieur intérêt ?

— *J'ai pensé que tu pouvais peut-être me sortir d'ici.*

— Je peux essayer.

Il embrassa du regard l'étendue de marches qui couvrait l'horizon, songeur.

— Mais je ne conçois pas encore comment. Jusqu'ici, je suivais l'escalier en attendant de voir ce qui se passerait. Droite ou gauche ?

— *Est-ce qu'il y a un bon et un mauvais chemin ?*

— Pas la moindre idée.

L'homme et la sylphe descendirent.

3 – desât

Un souci dans la géométrie des lieux fit froncer les sourcils de Nathanaël de Luz. Il ignorait si sa compagne de cellule l'avait remarqué aussi ; il n'était pas encore très versé dans le langage incorporel des courants d'air.

— Nous avons un problème.

— *Lequel ?*

Si elle n'avait pas vu, la mise en pratique d'un exemple vaudrait mieux que l'explication à rallonge. Sans répondre, à l'intersection suivante, il prit l'escalier de droite. Puis encore à droite. Toujours à droite. Résolument à droite.

— Interromps-moi si tu sens que je m'égare, nous avons tourné quatre fois à angle droit dans la même direction sans rien perdre en longueur d'escalier, donc nous sommes revenus au même point, à l'altitude près, plus basse de quatre paliers.

— *Pardon ?*

— La dernière volée de marche où je t'ai adressé la parole se trouve théoriquement au-dessus de nos... de ma tête, or, si nous levons les yeux, que voyons-nous ?

Avant d'avoir pu poursuivre la démonstration, il frissonna d'un vent désagréable dans son col. La sylphe souffla quelques mots cinglants :

— *Je n'ai pas d'yeux. Je ne veux pas d'yeux. Garde tes organes dégoûtants pour toi.*

Nathanaël prit une grande inspiration et imagina une revanche future qui lui apportait un réconfort spirituel immédiat dans les cas d'urgence. L'astuce s'avéra moins efficace que d'ordinaire, peut-être parce qu'il lui était difficile de planifier la mise en portefeuille du lit d'une sylphe : d'après ses connaissances ces bêtes-là ne dormaient pas.

— L'amie, nous n'allons pas pouvoir travailler ensemble si tu t'emportes aussi vite.

— *Tu joues les patrons quand tu sais que je n'ai pas d'autre choix que de t'écouter, c'est ta langue dont nous nous servons pour parler, et il faudrait en plus que je me laisse insulter ?*

— Écoute l'amie, je veux bien que tu ne cultives aucune affection pour le genre humain, néanmoins laisse-moi le bénéfice du doute, je t'en prie ? Au fait, si tel n'est pas ton cas, je possède moi-même un nom : Nathanaël de Luz, mais comme je ne voudrais pas que sa longueur et sa complexité mettent à mal les capacités mémorielles de ton absence de tête, je te permettrai de m'appeler Nat

et de t'en enorgueillir, car il s'agit d'un sobriquet que je réserve à mes meilleures fréquentations.

— *Tu parles trop.*

— Ne t'en prends qu'à toi-même. Que discussions-nous avant cet aparté ?

— *Moi rien, toi le plafond.*

— Oui ! Donc.

Il leva les yeux et sans doute la sylphe en fit-elle de même à sa façon. L'Illusion d'un firmament gris s'étendait d'un horizon à l'autre ; Nat nota l'absence de nuages et la dégradation aérienne aussi parfaite que grise. Ce détail sentait le travail bâclé. Oublier le bleu ? Vraiment ? Le responsable de cet échec aurait été à ses ordres qu'il serait déjà en train de rédiger sa lettre de démission sous dictée.

— *Le ciel. Et ?*

— Voilà.

— *Quel rapport avec l'escalier ?*

— Si au-dessus de nous il n'y a que le ciel, où est passé le sol sur lequel nous marchions il y a trois minutes à peine ?

Dans un soupir découragé qui lui enfla les joues, Nat se laissa tomber sur le palier et s'y affala, mains croisées derrière la tête. Ses prunelles se vissèrent d'abord au ciel incolore, puis contemplèrent le mystère de ses propres paupières.

— *Qu'est-ce que tu fais ? Sors-nous d'ici !*

— Inutile de nous agiter. Ces marches sont les mêmes que toutes les autres, il n'y a qu'un seul tronçon d'escalier et l'émulateur est bloqué sur une répétition. Avancer ne nous conduira nulle part : des marches à gauche, des marches à droite, le vide en face, et on recommence.

— *Nous avons essayé la droite et la gauche.*

— Sans succès et, subséquemment, sans espoir.

— *Nous n'avons pas exploré toutes les options.*

Nathanaël rouvrit les yeux en grand.

— Non. Sauter dans le vide n'est pas une bonne idée.

— *Je parlais de remonter.*

— Les lignes de fuite se rejoignent plus bas que le champ de vision – c'est technique, cela signifie qu'on veut nous faire descendre, le demi-tour est impossible.

— *Mais ta suggestion est bonne.*

— Je ne l'ai pas soutenue, je l'ai refusée.

Le vent se leva. Un mouvement d'humeur de la sylphe ?

— *Tu te sens peut-être à ton aise ici mais moi pas. Tu vas me faire sortir.*

— Sinon ?

— [sinō] ? *Rien du tout. Je ne peux pas te menacer, comment est-ce que tu vois les choses se dérouler ? Si je te blesse, je risque de te rendre incapable de nous faire évader ; si je te tue, à quoi est-ce que ça m'avance ?*

— On a déjà entendu proposition plus agréable.

Nathanaël ne se considérait pas comme un manipulateur à proprement parler. Ni même un menteur selon la définition. Tout au plus savait-il choisir ses mots en situation tendue. Rien qui ne complimentait pas sa personnalité.

— *Je te le revaudrai.*

— Ah bon ? bâilla-t-il.

— *Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour toi ?*

— Oh... non, non. Quelles attaches as-tu ? Dès que la porte sera ouverte, tu redeviendras libre comme l'air ! Quant à moi, j'aurai toute la Garde actuellement en poste dans la Tour éternelle qui me tombera sur le coin de la figure. Mais je ne voudrais pas t'ennuyer avec mes problèmes personnels.

La sylphe laissa passer quelques secondes de silence pas même ponctuées par ses manifestations aériennes.

— *Admettons que je t'aide jusqu'à ce que tu te trouves... en sécurité. Après tout, c'est toi qui sais comment quitter cet endroit, pas moi. Qu'est-ce que tu en dis ?*

— Non, merci. Je ne veux rien te demander, il n'y a aucune raison pour que les êtres de ton espèce disposent d'un quelconque sens de l'honneur ; de fait, ta parole ne vaut rien.

Les bourrasques reprirent.

— *Je te jure que je ne te quitterai pas jusqu'à ce que tu sois sorti de prison et hors de danger. Si tu fais à nouveau une remarque sur la valeur de mon serment, je t'apprendrai la définition du mot [KOLER].*

— Très bien ! Si tu insistes, j'accepte tes conditions.

Nathanaël se rétablit en position assise : son dos s'étendait en protestations véhémentes sur la dureté du sol.

— *Attends un peu.*

Il força ses joues en un sourire crispé. Eh, un jeu aussi faible ne pouvait pas tenir très longtemps.

— *Tu m'as arraché une promesse !*

Jusqu'ici, tout allait bien...

— *Et tu as changé de sujet.*

Miséricorde et mortesélène.

— *Est-ce que tu as peur du vide, Nat ?*

— Moi ?

Il partit d'un grand rire. Comme la sylphe ne commentait pas, il renchérit :

— Un vertige, quelle plaisanterie !

— *Je réitère ma question.*

— Je suis un seigneur de la Tour éternelle. Nous ne souffrons d'aucune sorte de phobie et encore moins de celle des hauteurs. Toute autre suggestion serait d'un ridicule achevé.

— *Tu as honte d’avoir peur du vide.*

— Tel serait le cas si ta supposition était vraie, ce que nous avons établi comme impossible.

— *Dans ce cas, ça ne te dérangera pas d’aller au bord du palier et de regarder en bas.*

— Je te croyais mon amie, l’amie.

— *Vu le ton sur lequel tu m’adresses la parole, je te croyais d’avantage courageux, créature.*

Il s’agissait désormais d’un défi. Deux poussées contraires se soldèrent par la victoire de la bravade. Nathanaël se releva presque sans trembler sur ses genoux, parcourut les deux pas qui le séparaient du vide, se pencha en avant une milliseconde et recula d’un bond.

— *Pas très convaincant.*

Le nez au bord de l’abîme, la tête qui refusait de s’incliner mais les yeux dirigés vers le bas tout de même, Nathanaël de Luz songea qu’il eût préféré, un peu plus tôt, assister à la victoire de sa terreur.

— *Tu suintes de l’eau.*

— Sueurs froides. Haha. Ils n’ont pas installé de fond. En avons-nous fini avec ces petits jeux d’egos ? Ai-je ton autorisation pour reprendre des activités constructives ?

— *Finissons ce que nous avons commencé d’abord.*

— Pardon ?

Il sentit la violence de l’air dans son dos, perdit l’équilibre, battit des bras, tomba.

À son réveil, sa joue le piquait. Il supposa qu’elle reposait sur quelques brins de cette vieille paille que les gardiens jetaient dans les cellules par mesure d’hygiène. Nathanaël, revenu du pays des songes, ouvrit un œil et ne trouva rien à voir, plongé dans l’obscurité. Moins d’une seconde plus tard, l’escalier apparut du néant ; ou, plutôt, son mirage retrouva le chemin de ses yeux.

— *Réveillé ?* s’informa la sylphe.

Il grommela :

— De toute évidence, je dors encore.

Il se releva avec peine, plus ankylosé que meurtri.

— *Si ça t’intéresse, pendant que tu te reposais, la machine n’a pas eu l’air de comprendre ce qui se passait alors elle a tout remplacé.*

— De quoi parles-tu ? Ce sont les mêmes fichus esca... Pardon ! Au temps pour moi.

Deux rangées de degrés descendants s’étalaient à présent en face et à droite ; deux autres volées de marches remontaient. Plus bas, il distingua d’autres séries toutes différentes du premier palier.

— Ton idée insensée aura affolé l’émulateur. Un opérateur humain a-t-il repris la main ? En tout cas nous voilà sortis de la répétition.

— *Et maintenant ?*

— Nous descendons et avisons.

Non en trajet rectiligne mais en tours et détours, car si infini que parût l’Illusoire endroit il demeurerait contenu dans un cube de trois mètres d’arête : une ligne droite continue impliquait tôt ou tard la rencontre d’un mur. Le ciel gris se referma au-dessus d’eux ; la pénombre se saupoudra sur la lumière.

Le nombre de chemins diminua et cessa ainsi de prétendre que leur choix importait. Pour combler ces vacances, des murs apparurent, qui se joignirent en un seul boyau. Nonobstant l’obscurité qui, par définition, assombrissait les teintes, tout changeait de texture, moins lisse, plus spongieux, organique presque.

Nathanaël s’arrêta, une main tendue derrière lui en invite à l’arrêt.

— Je sais quel coup on nous fait.

— *Lequel ?*

— Le boyau mal éclairé d'où tu ne peux reculer avec de la lumière au bout, j'imagine qu'il ne t'évoque rien culturellement parlant. Il se raconte que faire revivre sa naissance à quelqu'un peut suffire à lui briser l'esprit.

— *Ah ?*

— Les derniers chiffres que j'ai pu voir, c'est environ trois cas sur cinq et plus fréquemment chez les hommes que chez les femmes, presque jamais avec celles qui sont déjà mères. J'imagine qu'on pourrait poser sur ces faits une hypothèse hardie, mais je ne suis pas d'humeur.

— *Ça ne m'intéresse pas.*

— Toujours est-il qu'avancer n'est pas la meilleure idée.

— *Reculons.*

— Impossible, depuis le début aucun retour n'est permis. Nous que pouvons que choisir de rester sur place.

Il se laissa tomber sur son postérieur et commença à grignoter un morceau de pain. Alors qu'il en avalait la première bouchée, la sylphe s'informa :

— *Qu'est-ce que tu fais ?*

— Je mange. Fonction sans doute offensante de ton point de vue et pourtant bien naturelle de mon corps.

— *Quoi donc ?*

— Mon corps ?

— *Non, ce que tu insères dans ta bouche, être dénué de réflexion cohérente.*

— Du pain. Rassis. J'admire cette façon que tu as trouvée de m'énerver davantage rien qu'en posant des questions – mais tu feras attention, une insulte édulcorée t'a échappé.

— *Ce pain.*

— Quoi, encore ?

— *D'où est-ce que tu le tires ?*

Aussitôt figé, Nathanaël dut reconnaître qu’il s’agissait d’une bonne remarque.

4 – detaj

D’ordinaire, les quignons de pain ne méritaient pas tant de suspicion. D’autant que Nathanaël de Luz connaissait son origine. S’il s’inquiétait, c’était plutôt de son ancienneté que de sa provenance.

— *Tu comptes vraiment manger ça ?*

Une plainte émana des tréfonds du seigneur de Luz en disgrâce – depuis quand ? ... S’il se trouvait jeté au cachot par la volonté de son pire ennemi, bien sûr qu’il était en disgrâce ! Et il se nourrissait de pain douteux. Mortesélène.

— J’ai faim.

Le pain sec, comme tout le monde le savait, constituait l’aliment de base de la prison de la Tour éternelle. Les geôliers l’accompagnaient d’un cruchon d’eau, d’une petite compote de pommes et d’un morceau de gras prélevé sur une viande ou une autre, denrées que Nathanaël ne voyait nulle part. Il lâcha son quignon pour parcourir le sol à tâtons.

— *Un problème ?*

— Le plateau ne doit pas être très loin. Ils ont dû poser un gadget dessus pour qu’on n’y prête pas attention.

— *C’est-à-dire ?*

— Le rendre invisible ne suffit pas, ils ne veulent pas que les prisonniers en dévoient l’usage. L’appareil encourage qui le regarde à détourner les yeux. J’aurais pu comparer cela à de l’invisibilité mais je connais quelqu’un de transparent et pourtant d’impossible à ignorer.

— *Amusant. Si je le voulais, tu ne me percevrais plus, et sans doute insulterais-tu ta mère dans le vide comme avant que je ne commence à te parler.*

— ... Ma mère ?

— *Oui.*

— ... Ah. Pourquoi m’avoir répondu ?

— *La pitié ?*

— De ta part, ô être supérieur ?

— *Ou comme je l’ai déjà mentionné, créature sans mémoire, la nécessité d’attirer ton attention.*

Nathanaël recommença à fouiller le sol. Deux certitudes : le plateau-repas ne pouvait pas gésir bien loin, sans quoi le bout de pain lui fût resté inaccessible ; puisqu’il avait été glissé dans sa cellule par une trappe en bas de la porte, trouver le plateau revenait à trouver la sortie.

Sa main cogna sur un objet dur ; deux de ses doigts plongèrent dans une substance froide ; il loucha une seconde puis se détourna, les larmes aux yeux. Entre ses dents filèrent des syllabes sans cohérence, à peine des jurons.

— *Tu recommences. Qu’est-ce qui t’arrive ?*

— Ce camouflage est une saleté ingénieuse. Recommencer quoi ?

— *Tu as encore appelé ta mère.*

Il releva la tête, regard étréci et mâchoire serrée face à la provocation. Un tic forma un pli au coin d’une narine, vite lissé : une inspiration, une expiration, et reparti affronter l’adversité. Comme d’habitude. Nathanaël prit le temps de lécher la compote de pommes sur son index et son majeur avant de répliquer :

— Sais-tu, l’amie ? Puisque je ne peux te désigner ni par ton espèce, ni par un nom, et que je me sens de moins en moins amical, il me taraude de te baptiser d’un sobriquet usuel.

— *Si ça t’amuse. Je me réserve de ne pas y répondre.*

— Va pour Angeline, alors.

— *N’est-ce pas un prénom de femme ?*

— N’est-ce pas approprié ?

Un silence.

— *À quel moment ? As-tu ? Conclu ? Une telle... J'en perds le langage !*

— Tu m'as remémoré ma mère.

— *Oh, c'est son nom à elle. Je me suis mépris sur ton arrière-pensée.*

— Cela à part, tu es bien de genre féminin ?

Le vent se leva.

— *Mais, immondice obsédé par la multiplication de son espèce consanguine, bien sûr que non ! Cette... dualité répugnante n'a pas d'existence chez moi, merci bien. Va pour Angeline, mais ne... m'assimile pas... à une quelconque partie de l'humanité. Il faut que je sorte d'ici. J'ai besoin de casser quelque chose et j'aimerais mieux que ce ne soit pas toi.*

— Eh bien. Je ne pensais pas déclencher une angoisse pareille, l'amie.

— *Arrête ça !*

— Plaît-il ?

— *Je viens de m'en rendre compte, tu marques le féminin partout ! Ça suffit !*

— D'accord, du calme. Préférerais-tu le masculin ?

Nathanaël aurait juré reconnaître chez Angeline un ton boudeur :

— *Au moins tu ne penseras pas à moi comme à quelqu'un avec qui tu voudrais coucher.*

— ... Oh, Angeline. Mon pauvre, pauvre, pauvre camarade. Je suis désolé de ces lacunes dans ton éducation.

— *Quelles lacunes ?*

Nathanaël les lui expliqua. Le vent se leva.

— *On n'est donc jamais à l'abri ! Fais-moi sortir d'ici. Il te faut le plateau ? Je vais te trouver le plateau.*

— Il me suffirait de retirer la bricole qui m'empêche de le voir...

— *Je peux m'en charger aussi !*

— Attends une seconde...

Une rafale plus violente que toutes les précédentes balaya la cellule. Elle cueillit Nathanaël dans les nombreux pans de ses vêtements jusqu'à le plaquer au sol. Un objet dur frappa sa nuque.

On savait peu de choses sur les sylphes. Leur existence paraissait impliquer celle d'élémentaires de terre, d'eau et de feu, mais ces créatures n'étaient pas vérifiées par l'observation – bien entendu, d'après le folklore, elles débordaient des campagnes.

Du peu de certitudes gagnées par les chercheurs au fil des temps, on retenait que ces êtres élémentaires se manifestaient du chaos et ne disposaient ni d'une conscience, ni d'un train de pensée, ni d'un système nerveux. En conséquence, il apparaissait évident qu'il leur était impossible de piquer une crise de colère destructrice.

Nathanaël de Luz aurait pu s'accrocher à cette idée en dépit de ses sens. Par chance pour lui, il appartenait à une antique famille de bricoleurs. La maison Luz ne formait pas de brillants scientifiques, mais ses membres apprenaient à accepter que les choses fonctionnassent même quand aucune théorie n'expliquait encore comment.

Dans le cas qui l'intéressait, le sylphe Angeline avait prouvé encore et encore son entendement depuis leur rencontre. Funeste capacité à communiquer dont résulta, primo, l'envol brutal du plateau-repas, secundo, sa collision impromptue avec l'arrière de la tête de Nathanaël et, tertio, son envoi au tapis. La nuque d'un Illusionniste était fragile : on trouvait l'organe Illusoire juste derrière.

Nat se réveilla face contre terre pour la seconde fois en assez peu de temps pour que le fait méritât d'être souligné. D'habitude on ne le knock-outait pas aussi vite. Néanmoins, contre un grand coup sur la nuque, il ne connaissait aucune parade : le choc remontait dans le crâne pour actionner tous les interrupteurs sur son passage. Certains Illusionnistes s'infligeaient cela à eux-mêmes, amateurs de l'hébétude. Séance après séance, ils devenaient plus longs à revenir à la conscience. De quoi frémir.

Paupières : ouvertes. D’abord le noir, puis une lumière confuse, et enfin le retour des escaliers – ils lui auraient manqué, ceux-là ; au moins revenaient-ils à leur aspect initial, abandonnant la comédie des boyaux maternels. Un coup d’œil circulaire lui apprit l’emplacement qu’occupait le plateau, renversé et débarrassé de son dispositif anti-curiosité. Cette information n’était plus d’aucun intérêt pour leur évasion.

— Et comment la trouvé-je, maintenant, la porte ?

— *Quoi ? Je pensais que tu cherchais le plateau.*

— Il était devant la porte. Il n’est plus devant la porte. Nous ne savons toujours pas où se trouve la porte. Nous ne pouvons plus trouver la porte. Compris ?

Il se releva avec la sensation qu’il allait prendre spontanément feu s’il devait s’asseoir et se remettre debout une nouvelle fois aujourd’hui. Le récipient de la compote de pommes gisait à deux pas de lui, nouvelle piste si jamais il avait volé moins loin de la porte que le plateau.

— *Vraiment, tu vas manger ça ?*

À peine Nathanaël eut-il pris conscience qu’il ramassait le pot que celui-ci partait s’écraser contre le mur d’en face. Du moins, il sembla s’arrêter et éclater dans le vide peuplé d’interminables marches. Deux secondes trop tard apparut un mur pour justifier l’événement, sans qu’on sût s’il fallait imputer cette obstination à un émulateur stupide ou à un opérateur humain zélé.

— *Est-ce que tu me visais ?*

— Oui mais on ne blesse pas le vent, pratique pour toi !

— *Si je t’indispose...*

— M’indisposer ? Angeline, miséricorde ! Je n’ai pas demandé à me retrouver enfermé au cachot avec un commentateur irritant !

— ... *Je ne suis pas ton bourreau, je suis emprisonné ici comme toi.*

Nat se laissa tomber à terre. Son genou cogna dans le plateau. La douleur l’énerva au-delà des limites de sa patience. Il tenta de reprendre le contrôle de

sa respiration, mais sa première bouffée d'air resta bloquée à mi-gorge. Il serra les dents.

— *Tout va bien ?*

Dans un mouvement d'humeur, il se saisit du plateau et l'envoya valdinguer au hasard. Un de ses angles en bois dur tapa contre le plafond de la cellule. Un carillon de verre brisé et un soupir d'électronique contrariée se firent entendre.

L'escalier vacilla puis disparut. N'en persista que l'empreinte monochrome derrière une paire de pupilles, effacée le temps de deux battements de cils. Nathanaël, choqué une seconde, avala sa salive puis récapitula à Angeline :

— Notre projecteur subit un dysfonctionnement.

— [pɔɔzektœɔ] ? *C'était un appareil d'éclairage ?*

— Plus ou moins. Le dispositif relaye le signal Illusoire en faisceau depuis l'émulateur. Je ne pense pas avoir eu toute la série focale, le choc n'a dû atteindre qu'une des lentilles. La machine aura été affolée par son propre retour de flux.

— *D'accord, admettons.*

— Tu n'as pas compris la moitié des phrases, n'est-ce pas. La bonne nouvelle, c'est que l'incident devrait déplacer un technicien de maintenance. Vois-tu où je veux en venir ?

Angeline ne jugea pas utile de répondre. Nathanaël attendit, le regard fixe.

Le silence s'installa, invité par l'obscurité qui occupait déjà les lieux et avait servi un thé accompagné de petits gâteaux. Les rejoignit à leur table le malaise de Nathanaël : il apportait un bouquet de fleurs pour se faire pardonner son léger retard (« Elles sont magnifiques ! Vous n'auriez pas dû... — Mais si, mais si, ça me fait plaisir. ») Les trois convives songèrent qu'il était regrettable qu'ils ne fussent pas quatre, auquel cas ils auraient pu lancer une partie de belote. Oh, mais qui voilà donc ! Une hallucination ! Plus de gâteaux secs ? C'est trop, enfin, nous en avons déjà à ne plus savoir qu'en faire.

Nat convint qu'il occupait son esprit à des fantasmagories inutiles et appela son compagnon de cellule. Rien ne vint lui répliquer. Une inspiration, une

expiration. Avant tout, garder son calme. Quel genre de personne se mettait à discuter avec le vent ?

— *Tu en veux vraiment à ta mère.*

— Que faisais-tu qui t’empêchait de parler ?

— *Rien. Je ne suis pas un animal que tu peux siffler.*

— Depuis le temps que tu revendiques ta supériorité, j’avais fini par le comprendre.

— *Et j’étais curieux. Tu ne supportes pas du tout la solitude.*

— Je suis un individu social que d’aucuns n’hésitent pas à qualifier d’agréable, si c’est ce que tu entends par là.

— *Pas du tout. Je comprends bien plus de la moitié de tes phrases, contrairement à toi, semblerait.*

Un bruit soudain, friction d’un métal contre un autre, coupa Nathanaël de Luz dans sa réponse. Une clé dans sa serrure.

5 – evazjõ

Un rectangle mordoré se découpa dans l’obscurité de la cellule. En son cœur brillait la mince étoile d’une bougie allumée qui éclairait peu au-delà des pieds et de la figure de son porteur. Ledit visage était surmonté d’un casque typique de sa profession. Le garde jeta un regard à la salle avant de conclure :

— Tu vois, le panneau marche, c’est le projo qui délire.

Nathanaël de Luz, interdit jusque là, envisagea d’attaquer son geôlier. Par malheur, il n’avait plus rien à lui lancer au visage dans l’espoir de l’assommer, quand bien même il eût été possible de le mettre au tapis d’un simple objet jeté à la figure. Un deuxième homme avança, son bleu de travail ouvert et rabattu sur les hanches, un simple haut clair sur le torse. Un technicien, dont la tête ne lui rappelait rien mais sans doute formé à la maison Luz. Il devait vérifier

l'intérieur de la cellule pour se prononcer sur la panne, sans quoi personne n'aurait ouvert la porte. Le prisonnier recula.

— Ouaip. Autrement dit, le pensionnaire l'a cassé. Vous auriez dû vous ramener à plus que un.

— On n'est pas un, apprends à compter.

— P'tit père, le type bouge, je pars me planquer, c'est pas mon boulot, eh.

— Ah bah c'est ça crie-le plus fort ça va pas l'inspirer.

Le garde rapprocha sa main de sa ceinture. Il ne portait pas d'arme tranchante, mais une matraque : elle représentait assez de menace comme cela pour le crâne fragile et la nuque molle de Nathanaël. Le garde leva la coupelle contenant sa bougie au-dessus de sa tête, ce qui étala la lumière dans la pièce. Le prisonnier se tapit dans l'ombre restante.

— Mais il est où, ce con ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Referme, j'en ai assez vu !

Avec un peu de chance, le technicien demanderait un transfert avant de venir réparer le projecteur dans cette cellule. Angeline y gagnerait l'opportunité de se libérer, à Nathanaël de trouver un plan d'évasion pour lui-même. La porte pivota sur ses gonds.

Le vent se leva.

Sous le courant d'air, le battant frappa le mur. Le garde vacilla, le technicien prit la bourrasque de plein fouet, tomba sur le dos puis roula au sol dans un long gémissement. Livide, le garde brandit sa matraque et chercha Nathanaël. Stupéfait, celui-ci se terrait toujours dans le coin de la pièce le plus éloigné de l'action. L'autre le trouva, lui colla son pied au ventre, leva son arme, visa la nuque.

Tout devint blanc, l'espace d'un instant. Les mains du garde se plaquèrent sur son visage pour protéger sa vue – par réflexe : un éclair pareil ne pouvait qu'aveugler. La bougie chuta, frôlant l'épaule de Nathanaël et laissant à ses narines une faible odeur de cheveux brûlés. Son adversaire rouvrit les yeux et le prit en flagrant délit de fuite.

— Vous êtes en état d’arresta--

Blancnoirblancnoirblancnoirblancnoirblancnoir. Sans réfléchir, Nathanaël avait jeté une série de flashes à la figure du geôlier. Il eut le bon goût, plus tard, de ressentir un peu de contrition vis-à-vis du ridicule de la chose. Le garde chuta en avant, droit et lourd comme un I de plomb, sans faire mine d’amortir l’atterrissage.

Le prisonnier hésitait à se sentir concerné quand le phénomène se prolongea d’une série de spasmes.

— Mon brave ?

(Aucun genre de déchéance ne le forcerait à appeler un domestique « monsieur ».)

Le courant d’air revint lui tourner autour.

— *Nat, c’est l’occasion, il faut partir.*

— Non.

— *Pardon ?*

— Je ne peux pas le laisser là, pas ainsi...

Au mépris de sa situation, il se sentait incapable d’abandonner à son sort cet homme, pourtant l’un de ses persécuteurs et quelqu’un de peu, mais tout de même, un être humain. Aujourd’hui lui avait rappelé le miracle de cette similitude.

Son codétenu ne souffrait pas de la même compassion.

— *Bon. Pour employer une expression d’un anthropocentrisme dégoûtant, je vais prendre les choses en main.*

*

Angeline le sylphe se jeta sur Nathanaël. Son caractère évanescent ne faisait pas de lui, dans ce milieu désormais ouvert, un très bon bélier : une partie de son élan se perdit dans la nature. Le reste suffit à jeter sa cible à terre et à l’y faire rouler quelques tours, de quoi le sortir de force de la cellule.

— Arrête !

Angeline l’envoya bouler jusqu’à rencontrer le corps du type qu’il avait évanoui un peu plus tôt. Il recula et réfléchit à son prochain angle. L’homme parut comprendre sa logique de vent et se releva adossé au mur, assuré par la force hélas suffisante de ses pitoyables doigts. L’heure de la parlotte avait encore sonné.

— Que te prend-il ? Pars, toi ! Rien ne te retient !

— *Je te sortirai d’ici. Je l’ai promis et je respecterai ma promesse. Est-ce que tu comptes me rendre la tâche encore plus difficile ?*

— D’accord ! Comme tu veux. Allons-y, mais ne me brutalise pas, miséricorde, je ne suis pas ton ennemi !

— *Cet homme non plus.*

Nathanaël s’agenouilla près de l’évanoui, passa la main sur la plaie humide de sa tempe. Comme le sylphe percevait toujours l’afflux d’air de sa bouche, il précisa :

— *Il respire. C’est bon signe, il paraît.*

La bougie s’éteignit enfin. Le décor passa de très sombre au noir absolu. Depuis la cellule, ils entendirent :

— Eh ! Qu’est-ce qui...

Un intermède stroboscopique, désagréable même à Angeline, arracha un cri étranglé au garde.

— *Ton hypocrisie, Nat, vraiment.*

— Je n’ai pas tué mon garde. Le technicien est sur la sellette. Au point où nous en sommes, autant partir d’ici. Par le plus grand des hasards, toi qui y vois sans yeux, perces-tu la nuit ? Je n’ai pas l’intention de devenir intime avec les murs.

Angeline ferma son regard, presque inefficace de toute façon quand seule la chaleur lui parvenait, et se laissa dériver. Il était un courant d’air : il dénichait d’instinct les ouvertures.

— *J'ai la sortie, je t'y pousse.*

Arrivé face à la grille qui fermait leur section de la prison, l'homme chercha un moyen de l'ouvrir. Angeline attendit que la réalisation lui monte à la cervelle.

— Le gardien a conservé les clés, je présume.

— *Oui.*

— Ne t'es-tu à aucun moment douté que j'en aurais besoin ?

— *Si.*

— Tu aurais pu me prévenir.

— *C'est vrai.*

Ils parcoururent le chemin en sens inverse.

— À l'aide... S'il-vous-plaît... Ma tête...

Blancnoirblancnoirblancnoirblancnoirblancnoir. Chute du garde. Récupération des clés. Course prudente, car aveugle, vers la liberté. Fébrile, Nathanaël peina une dizaine de secondes à trouver la bonne clé, l'introduire dans la serrure et tirer à lui la grille criarde.

Angeline, qui décelait aussi bien les fermetures que les ouvertures, songea à le prévenir de la présence d'une porte fermée droit devant lui, puis y renonça. L'information périma dans un chapelet de jurons tarabiscotés dont certains concernaient la mère de Nathanaël. L'homme tâtonna le long de la cloison jusqu'à dénicher le trou où introduire sa clé.

Une lumière tamisée suintait d'une pièce plus loin dans le couloir. Le sylphe vit son compagnon serrer le trousseau dans sa main pour en étouffer le tintement métallique, puis cheminer à lentes enjambées dans le corridor, chaque pas pesé pour n'émettre aucun son. Lui-même partit devant. La lumière venait d'une salle de pause des gardes : ils y jouaient aux cartes.

Une annonce à tout atout laissa penser au sylphe qu'il s'agissait d'une partie de belote. Un valet de pièces rafla aussitôt le pli, suivi dans son exploit du neuf,

puis du roi, la série confirmant au passage la nature du jeu. L'annonceur se comportait comme s'il possédait une main imparable ; un regard suffit

Angeline pour déterminer que si son partenaire n'assurait pas ses arrières, ces trois victoires pourraient bien être ses dernières.

Le jeu lui remémorait ces longues nuits amères où quelques scientifiques assistants, dotés de la consigne « surveillez le sylphe, qu'il ne s'enfuit pas », se maintenaient éveillés en jouant, comme ces gardes, à la lueur des bougies. Angeline n'aimait pas les flammes : il jeta les chandeliers à terre.

Les geôliers se levèrent d'un bond, rallumèrent du feu, cherchèrent alentour le responsable de cette extinction surnaturelle.

Nathanaël passait justement droit dans la lucarne de leur porte.

(Sylphe, [silf], n.m. : 1. Être mythologique, constitué d'air et généralement bienveillant, doté d'une intelligence comparable à celle de l'homme. 2. Phénomène météorologique observé lors de rencontres violentes de masses d'air, dit de « tempête en boule » ; masse d'air cyclique à fort potentiel de pression. 3. (Angeline) Sale bête malfaisante.)

— Quand tu parlais de briser quelque chose qui ne fût pas moi, tu étais littéral, n'est-ce pas.

— *Tant de jugement dans ta voix ! Je me suis trouvé raisonnable.*

— Tous saignaient.

— *Est-ce que ce curieux liquide rouge a une fonction cruciale pour que tu t'en inquiètes autant ? Votre espèce est si exotique et mystérieuse.*

— Ne te paye pas ma tête.

— *Je ne comprends pas. Je ne possède pas d'argent, et qu'est-ce que je ferais de ta tête ?*

— Tu as frappé pour tuer.

— *Moi ? Vraiment ?*

— Ne recommence pas avec tes questions !

*

Nathanaël de Luz serra les dents sur une miche de pain volée aux gardes après...

(Les articulations pliaient-elles dans ce sens là ? Pas à sa connaissance.)

Se le sortir de la tête. Il devait partir. Les gardes étaient payés pour ce travail. Ils n'avaient guère mérité leurs gages, ce soir : deux prisonniers s'étaient évadés. S'en seraient-ils sortis indemnes que leur Commandant les aurait punis. Et puis rien ne prouvait qu'ils fussent en danger : Nathanaël était profane en matière de médecine, comme ses ennemis aimaient à le rappeler.

N'empêchait que le savant mélange d'opacité et de transparence que déployait Angeline commençait à lui taper sur les nerfs. Il eût voulu intégrer un colorant en poudre dans cette boucle d'air. Histoire de le voir. Qu'il ne commît plus ses coups en douce. En attendant mieux, Nathanaël se concentrait sur un son diffus que fredonnait le sylphe. Un si. Ou peut-être un mi. Les Luz ne cultivaient pas l'oreille musicale et Nat était connu pour avoir la pire de toute la maison.

— Angeline ?

— *Oui ?*

— Nous partons sur la droite. Pour quitter la prison, nous prendrons l'élévateur.

— *Le quoi ?*

— Un monte-charge destiné à l'utilisation humaine.

— *D'accord : [elevatœʁ], pas [elɛvatœʁ]. Surveillance ta prononciation. C'est plein de poulies, ça, non ?*

— Quelle espèce d'importance... ?

— *Je n'aime pas les poulies. Jamais pu me faire au concept. Ça n'a aucun sens, ça ne devrait pas fonctionner.*

Nathanaël médita en son for intérieur les notions d'hôpital et de charité.

— Au choix, lui ou les escaliers.

Un très bref instant de silence passa.

— *L'élèveur.*

— Nous sommes d'accord.

6 – elevatœr

L'élèveur fonctionnait sur un principe simple, si simple en vérité qu'il en devenait complexe d'expliquer d'où la machine tirait la puissance de se mouvoir à un esprit persuadé de l'impossibilité du phénomène. Les maisons Luz et Arrida se chargeaient de maintenir les engins, le reste de la Tour éternelle leur laissait cette charge bien volontiers. En dehors des pannes, les cabines d'élèveur se voyaient considérées comme des lieux sûrs, de petites bulles hors du temps et de l'espace de la Tour et de ses exigences mondaines.

Une fois les portes de la cabine fermées, Nathanaël de Luz reprit son souffle. Un courant d'air changeant de direction dans son cou l'informa que le sylphe visitait l'élèveur. Angeline commenta :

— *Ce n'est pas bien large.*

Cette touchante conclusion répondit à une interrogation à laquelle Nat s'était un jour confrontée au milieu d'un roman, alors que le fringant Michel de X. rangeait au fourreau son fleuret oint à l'extrait de viscères en critiquant le style du balconnet : oui, il existait parmi ses connaissances une personne capable de disserter sur l'architecture d'intérieur après avoir abattu quatre hommes.

— Nous ne resterons pas longtemps.

— *Où allons-nous ?*

— Dans les quartiers de la maison Luz.

— *Territoire ami ?*

— Je veux ! J'en suis le maître.

— *Quel genre de maître finit en prison ?*

Nat se força à reprendre sa respiration avant de répondre. Il bafouilla au premier essai. Le second se révéla plus compréhensible :

— Est-ce bien un meurtrier qui me pose cette question ?

— *Tout dépend du point de vue.*

Bouche bée bloquait la bonne prononciation des syllabes.

— ‘mande pardon ?

— *Le meurtre ne peut être le fait que d’un individu.*

— Et ?

— *Je vais t’aider : « [mœʁtʁ], (nom masculin), acte volontaire par lequel une personne donne la mort à autrui. »*

Deux battements de cils.

— Quoi ?

— *Primo, si je ne suis pas un être pensant, je n’ai pas de volonté ; secundo, quand bien même je penserais, reste à savoir si je suis une personne ; tertio, rien n’indique qu’ils ont trépassé ; quarto, je ne les considère de toute façon pas comme autrui.*

— Non content de cracher sur l’éthique et d’irriter le bon sens, tu te moques de moi.

— *Et pendant ce temps, nous n’avançons pas.*

— Attends deux secondes que j’enclenche le grand levier...

L’élève s’ébranla sans qu’il y eût touché. Nat blêmit.

— Si personne ne l’appelle avant.

— *De la compagnie à prévoir ?*

— Oui, et avant que tu ne commettes la faute de goût de poser la question, ce n’est pas une bonne chose pour nous.

— *Au moins, ici, ce n’est pas bien large.*

— Quel rapport ?

— *Ce n'est pas une mauvaise chose pour nous.*

Nathanaël n'eut pas le temps de protester : la cabine s'arrêta, la cloche d'annonce des étages retentit et les portes s'écartèrent. L'homme qui entra enclencha le grand levier sans prêter attention à ses alentours. Il ne se tourna pour adresser la parole à Nat qu'une fois l'élévateur en marche.

— Allez-vous au bal, monsieur...

Il s'interrompit, interloqué. Le fugitif, qui ignorait ce à quoi il ressemblait au sortir de la prison mais s'en doutait un brin, en conçut de la gêne. Puis il s'aperçut que, s'il ne réagissait pas, Angeline risquait de prendre les devants, avec toutes les conséquences que...

Il n'intervint pas à temps. L'intrus percuta le mur et s'écroula au sol telle une poupée de chiffon. Nat se pencha pour chercher son souffle. L'assommé respirait ; ses yeux vides et son air absent sentaient le coup appuyé sur la nuque, toujours prompt à étourdir son Illusionniste. Le fugitif osa le fouiller et dénicha une invitation au bal du solstice, qui se déroulait au cent-quatrième étage, au niveau des derniers jardins.

Hum.

Le bal du solstice n'avait-il pas déjà eu lieu ?

Ne s'était-il écoulé que *quelques heures* ?

Le code vestimentaire de la fête réclamait l'usage de masques. L'invité comptait apparemment y pourvoir grâce au loup à paillettes qu'il transportait dans sa poche de poitrine. Nathanaël secoua la tête. Désormais, cette chemise serait à paillettes. Pour toujours.

Il pesa le pour et le contre de se rendre à une fête en plein territoire ennemi. Y être et s'y montrer désagréable tout du long constituait une bonne provocation. La bouder avait aussi du sens en tant que maître de maison, car il pourrait ensuite se prétendre fâché contre tous ceux qui s'y seraient rendus malgré son boycott et ainsi décourager la présence des maisons qui souhaitaient rester dans ses bonnes grâces.

— *Merci qui ?*

— Tais-toi, je réfléchis.

Angeline l’envoya rencontrer le mur ; Nathanaël amortit mal le choc. Le nez dans le coude de sa chemise, il y nota pour la première fois des mouchetures brunes et olivâtres sans rapport avec la teinte écrue du lin. Retroussant ses manches, il observa ses bras. Avait-il la berlue, ou étaient-ils bien maigres ?

Et sales ?

Mortesélène, sa maison pour un bain chaud et une blanchisseuse efficace.

L’élévateur signala leur arrivée au quatre-vingt-quatrième étage : générateur auxiliaire, quartiers de la maison Luz.

Le couloir jusqu’à son bureau se révéla désert. Éclairé par la lumière fade des lampes, il en devenait presque inquiétant. Pas que d’ordinaire l’étage fourmillât de monde, d’autant qu’il devait être au moins vingt heures d’après le peu qu’il avait vu du ciel par la fenêtre de la salle des gardes, mais compte tenu de la situation on ne pouvait pas lui reprocher une certaine prudence, n’est-ce pas ?

Nathanaël respira mieux une fois devant sa porte. Dans le doute, il actionna la clenche : comme il s’en doutait, le verrou était mis.

— *Et maintenant ?*

— En personnes intelligentes et informées, mais pas en possession de la clé, nous recourons à l’autre entrée. J’ai un passage secret quelque part, il suffit que je remette la main dessus.

— *Tu ne connais pas son emplacement ?*

— Je ne l’utilise que les soirs où je suis trop enivré pour mettre la clé en face de la serrure, autant dire que je ne le trouve pas : il m’apparaît.

Une traction sur l’une des lampes rondes qui s’alignaient le long du mur entraîna un dé clic ; une rainure apparut sur une zone jusque là parfaitement innocente du papier peint et du lambris. Nat y enfonça les ongles et tira. Il laissa passer Angeline, s’introduisit lui-même, puis scella le passage secret.

— Fais comme chez toi, ne casse rien. Nous devrions être tranquilles un moment.

Il aurait dû chercher le broc et la bassine qui lui servaient à se débarbouiller en cas d'urgence, mais il se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche et ferma les yeux. Il goûta le molleton du coussin, fit reposer sa tête sur le dossier, inspira, expira, cessa de penser. Un tintement le réveilla. Perdu une seconde, il scruta la pièce autour de lui. Les bibliothèques de manuels techniques, de fiches de mission et d'autres archives personnelles de Luz, les étagères couvertes d'appareils anciens, la grande table de travail ouvragée... C'était bien son bureau. Il se releva : un peu de ménage s'imposait pour reprendre possession des lieux.

Il avisa devant lui son miroir de plain-pied. La poussière s'y était déposée, flouant son reflet. Nat frotta la glace d'un revers de manche qui lui dévoila son image.

Ses cheveux blond doré emmêlés et brunis par la crasse, ses yeux noirs auréolés de cernes profonds, ses joues amaigries comme elles ne l'avaient jamais été... Il souleva sa chemise et distingua chacune de ses côtes.

En quelques heures ?

Un choc mat lui coupa le train de pensée. Angeline, près de son bureau, provoquait par sa simple présence l'envol d'une quantité alarmante de papiers et la chute de petits objets. Nathanaël soupira, le rejoignit et tenta de remettre de l'ordre dans le chaos. Quelques pendants à l'allure de gyroscopes lui firent écarquiller les yeux : il était certain de ne jamais les avoir vus de sa vie.

Il fouilla ses tiroirs et finit par dégotter un almanach, qu'il laissa tomber à terre. Il dut se tenir au bureau, l'équilibre perdu. Bon. Vu son état physique, il avait passé... au moins deux, peut-être trois semaines ? Un mois ? Pas plus. Il n'avait pas pu pourrir plus d'un mois en prison. S'il mettait la main sur le plaisantin qui avait barré du calendrier tous les jours jusqu'en juin...

Impossible. On se moquait de lui. Qu'on lui appelât un responsable ! Avant d'arriver en cellule il ne savait comment, il fêtait le solstice d'hiver. Il se tourna et ouvrit la fenêtre. Une inspiration, une expiration. « Pas six mois. Pas six mois. Pas six *mois*... » Il le répéta jusqu'à ce que les syllabes en perdissent leur sens. [pasimwa].

Mais le fond de l'air était bien doux, dites donc. Et les étoiles ? Il leva les yeux et prit une pincée de terreau humide sur la tête. Le genre d'incidents qui se produisaient quand on stationnait au-dessous du cinquième jardin. Il avait plusieurs fois demandé au Seigneur de Brac, propriétaire de ladite plantation, de prêter plus attention à l'arrosage de ce coin pour éviter son érosion et l'ensevelissement du bureau : rien ne changeait.

Le ciel, donc ? Il portait sans équivoque ses constellations d'été. À moins que tout ne fut encore qu'un mirage destiné à lui faire croire qu'on était en juin, alors qu'en fait il était toujours en décembre, et...

Oh.

Il tira l'invitation au bal masqué de sa poche.

Au cent-quatrième étage, on fêtait le solstice *d'été*. La nuit la plus courte. Nathanaël s'aperçut qu'il se fourvoyait complètement sur l'horaire : pour que l'obscurité fût telle, il fallait que la pendule affichât presque minuit. Le bal devait battre son plein.

Plus de papiers s'envolèrent au passage d'Angeline. Le seigneur de Luz les ramassa et les coinça sous un bibelot lourd. À ce propos, au bout de six mois, le conseil avait dû nommer quelqu'un d'autre pour représenter la maison, non ? Auquel cas on ne l'appelait plus que *monsieur* de Luz. Il grimaça. À côté du reste de ses problèmes cela semblait ridicule mais il s'était attaché au titre.

Avec un peu de recul, en gardant son calme, dans l'ensemble, rien d'irréparable : il n'avait pas perdu de dents.

On avait modifié le régime alimentaire de la prison pour cette unique raison : les prisonniers sans denture dégoûtaient les sieurs et demoiselles de la Tour éternelle. Pour reluquer un homme privé de liberté lutter dans les méandres d'un mirage destiné à le torturer, il y avait du monde, pour affronter la réalité de la chose, plus personne.

Nathanaël de Luz n'avait jamais affectionné la pratique. Ces soirées formaient de bonnes occasions de sortir, point. Puis il ne s'agissait jamais que de criminels, de rebuts humains dont la plèbe ne voulait plus assurer la punition elle-même.

Ha.

Le sylphe s'agita.

— *Deux personnes viennent par ici.*

— À quoi le vois-tu ?

— *L'air tremble.*

Nathanaël un regard circulaire aux alentours et manifesta son absence d'opinion.

— *Fais-moi confiance. Tu n'es que chair.*

On toqua à la porte. Nat demanda :

— Ami ou ennemi ?

Il regretta aussitôt la question et Angeline ne se priva pas pour lui mettre sa stupidité sous le nez :

— *Je peux te dire qu'ils respirent et supposer qu'ils ne t'aiment pas comme toutes les personnes que nous avons rencontrées aujourd'hui, pour le reste je n'en sais rien et je m'en fiche.*

Monsieur de Luz pesa le pour et le contre. Ils étaient chez lui, ils avaient fait du bruit, la fête se déroulait chez leurs ennemis. Il y avait de bonnes chances pour que la paire d'arrivants fussent membres de sa maison. Il gagna la porte et la déverrouilla.

Deux gardes se tenaient devant lui. L'esprit sautait sur le premier, se surprenait à le détailler, puis formulait l'hypothèse qu'il s'agissait d'un imbécile. La figure ronde et blanche, coiffé d'un casque gris, il levait son poing ganté comme s'il s'apprêtait à frapper de nouveau à la porte et semblait effaré que son geste dût s'interrompre. Le second, la mine peu amène, fronça les sourcils à la vue de Nathanaël. Sa barbe noire se déforma avec sa lèvre supérieure.

— Bonsoir soldats, que puis-je faire pour vous ?

Drapé dans une Illusoire apparence de propreté, il fit reposer le reste de son bluff sur l'attitude. L'autorité dans sa voix, la hautainerie de la posture malgré le

fait que les deux gardes le dépassaient, et le maître rappelait son statut, et il rappelait à quel huis ces petites gens-là pensaient toquer sans rendez-vous. Aucun domestique ne résistait à cela.

Quelqu'un avait dû diffuser son portrait parmi la Garde.

— Monsieur de Luz, vous êtes en état d'arresta –

Le battant claqua sur son cadre ; le verrou cliqua deux fois. Penser vite. Nathanaël bondit vers la fenêtre, l'arracha, se pencha au-dehors. Vit le vide ouvrir sa gueule avide et avaler sa vie. À quoi avait-il cru, au juste ? Une guérison miraculeuse de son vertige ?

Il déplaça son fauteuil et se cacha sous le bureau, l'œil collé à l'interstice entre son bois et celui du parquet. Les deux gardes pesèrent sur la porte. Un coup. Un silence. Le passage secret s'ouvrit.

— *Grande idée que de le mettre à côté de l'entrée principale.*

L'un des gardes eut un geste paniqué pour l'autre. Ils tendirent l'oreille. L'un conclut :

— Ça devait être le vent.

Le tour des lieux leur fut vite fait. Ils avisèrent la fenêtre ouverte, vérifièrent la façade de la Tour.

— Tu crois qu'il aurait pu s'échapper par ici ?

— Ça m'étonnerait. Son dossier parle déjà d'un vertige alors, après le traitement auquel il a eu droit, je le vois mal jouer les acrobates.

— Quoique, si tu étais un intrigant du gratin... tu ne crois pas que tu auras intérêt à rendre publique une faiblesse totalement inventée, pour tirer avantage de ce que tes ennemis te pensent incapable de faire ?

Toujours reclus dans son abri à la complexité enfantine, Nathanaël envoya un merci en pensée au garde pour cette gentillesse qu'il avait de surestimer son intelligence.

— Pour ce qu'on en sait, il est toujours dans la pièce. Inutile de fouiller, il se sera sans doute rendu invisible. Ou il aura projeté l'Illusion du mur devant lui...

Bon, deux fois qu'on le jugeait plus malin que nature, c'en devenait insultant. Toutes ces manœuvres qu'ils évoquaient, tenaient-elles du sens commun ? Aurait-il dû y songer de lui-même ? Il ne possédait pas d'expérience dans le domaine de l'évasion, il essayait encore de s'y retrouver, il faisait de son mieux depuis moins d'une heure, et qu'entendait-il déjà ? Des critiques.

En même temps, ils se trouvaient dans son bureau. Voilà qui respectait l'histoire du lieu.

— Ferme les issues. On se met en planque. Il finira bien par tenter une sortie.

7 – duo

Dans le bureau du seigneur de Luz, deux membres de la Garde bloquaient les portes et fouillaient la pièce du regard.

Angeline le sylphe se sentait négligé. Une telle négligence confinait au criminel. Ce qu'il allait bien sûr porter à l'attention des forces de l'ordre.

— *Bonsoir.*

Il sentit Nathanaël se retenir de gémir tandis que les deux gardes précipitèrent un peu de souffle dans leur bouche en sursautant. Maintenant qu'il se concentrait dessus, ces petites balles d'air chaud que les humains généraient lui étaient faciles à reconnaître. Bon à retenir.

— Bonsoir ? répondit l'un, la voix tremblante.

— Qui êtes-vous ? ajouta l'autre, le ton suspicieux.

— *La question n'est pas qui je suis, mais ce que je suis.*

Le méfiant porta la main à sa matraque. Le terrifié se frotta les pouces contre les index, psalmodiant « Dame Blanche, Dame Blanche, épargne-nous. » Son collègue soupira.

— *Je suis ce que vous appelez un sylphe.*

L'ambiance changea : le garde jusque là au bord de la crise de nerfs laissa un sourire lui déchirer le visage.

— Haha, c'est génial ! Ce trèfle me réussit, je prends mon service pour mettre la main sur un fugitif et je trouve un esprit bienveillant qui offre des pièces d'or.

— Celles qui se changent en pierres le lendemain ? répliqua l'autre.

— Bah, on s'en fiche, il suffit de les fourguer avant. Mais tu *as* lu le livre que je t'ai prêté !

— Moui. Pas très convaincant. S'il existait un tel réseau de fausse monnaie, il aurait laissé des traces.

— Le scepticisme n'a jamais mené personne nulle part.

— Au moins, il ne m'a pas envoyé dans le mur.

— Alors, primo c'était juste une fois, deuxio mon chapeau était bien trop grand, et troizio l'erreur venait des maçons.

— *Je proteste.*

— Et qu'est-ce que vous en savez ? Vous n'y étiez même pas !

— *Peut-être, mais on dit « tertio ».* Et, pour l'or, vous pouvez oublier.

— Je comprends, vous ne l'avez pas sur vous. Donnez-moi l'emplacement de votre planque, je me débrouillerai.

— Ça suffit, oui ?

Le plus autoritaire des deux remit de l'ordre dans ce n'importe quoi conversationnel qui les détournait de leur mission. Peut-être voyait-il dans l'intervention d'Angeline une manœuvre de diversion ; celui-ci hésita à le rassurer car Nathanaël avait brillamment mis à profit leur moment d'absence pour rester sur place sans bouger.

— « Sylphe », je suis le lieutenant Braquart de la Garde Touraine et voici mon coéquipier le major Chapuis. Nous sommes à la recherche d'un individu évadé cette nuit de la prison de la Tour éternelle : Nathanaël de Luz, un mètre soixante-huit, blond, de carrure maigre, caché dans cette pièce et dont vous êtes

de toute évidence complice, je ne sais même pas pourquoi je m’ennuie à vous brosser le portrait.

Angeline chercha une différence entre les deux gardes, histoire de les distinguer plus facilement. Dur à dire. Ah, si, la barbe ! Celle de Braquart se chargeait d’humidité à chacune de ses expirations quand Chapuis portait le menton nu. Braquart reprit son discours :

— Bref, félicitations pour avoir découvert le point faible du major, mais je ne crois pas votre fable une seule seconde. Qui êtes-vous ? Je peux vous proposer des noms si vous hésitez. Églantine de Luz ? Émeline de Luz ? Quand même pas la jeune Martine ?

Tandis qu’il pérorait, Braquart parcourait la pièce, l’oreille tendue à la recherche de l’origine de la voix du sylphe. Chapuis dut comprendre sa tactique puisqu’il s’y mit également. Leur interlocuteur décida de les aider :

— *Je m’appelle Angeline.*

Le lieutenant roula des yeux, le major émit un hoquet bizarre.

— Bien essayé mademoiselle mais, même si nous ne venions pas de voir Angeline de Coq au bal du solstice d’été, il en faudrait beaucoup pour nous faire avaler une idiotie pareille.

— *Je ne suis pas votre demoiselle. Est-ce que vous me prenez pour un de vos Illusionnistes ?*

— Oui, mademoiselle, oui.

Un être affligé d’insécurité sur sa propre nature, par exemple à la suite d’un long passif expérimental et d’un emprisonnement d’une durée indéterminée, au hasard, aurait sans doute ajouté quelque chose de concis et mordant, une petite boucle triple sur la douce brise de la violence, peut-être un « *oh, et est-ce qu’un Illusionniste peut faire ça ?* »

Angeline se contenta de lever la tempête.

*

Nathanaël de Luz se raidit sous le bureau devant la force du vent. Tout autour, les papiers non-lestés volaient à travers la pièce ; les objets les plus légers les rejoignaient sur une partie du tourbillon, s'accrochaient aux meubles et aux gardes, retombaient. Les livres les moins épais hésitaient à rejoindre la danse. Ses tympanes lui semblaient eux aussi aspirés dans la tourmente. « Fort potentiel de pression », qu'ils disaient.

— *Quand tu veux, l'ami ! Je n'ai pas toute la nuit !*

Après les chapelets d'injures débités plus tôt dans leur fuite, cette inflexion joyeuse dans le discours, ce presque mot d'amour toucha Nathanaël au cœur. Se pouvait-il qu'il eût mal interprété le langage de son compagnon, qui ne l'utilisait que depuis quelques minutes ? Et de penser à la manière mystérieuse dont son corps aérien tout entier s'y prenait pour comprimer l'air de façon à former des sons, qui savait même si l'acte de parler ne l'épuisait pas au point de lui ruiner l'humeur ?

— *Je répète : créature malcomprenante, et si nous poursuivions cette évasion ?*

Nathanaël sortit de sous le bureau et se redressa, luttant avec la bourrasque. Un cri derrière lui le fit se retourner. Braquart et Chapuis tentèrent un geste dans sa direction, mais Angeline les plaqua contre les deux portes du bureau, l'officielle et la dérobée. Comme. C'était. Pratique. Pour la suite du plan.

Il sentit le regard de la fenêtre dans son dos. Le murmure des quatre-vingt-quatre étages lui fourmilla sous les pieds.

Un peu de sérieux. Il n'aurait pas survécu toutes ces années dans la Tour éternelle sans développer ses stratégies contre le vertige. Astuces dont le besoin ne se serait pas fait sentir s'il avait pas été si stupidement phobique, mais astuces efficaces tout de même.

Il ouvrit le vantail et le bloqua de son coude pour l'empêcher de claquer. Une inspiration, une expiration. Le mirage à invoquer était simplissime.

Il n'existait désormais plus de vide sous la fenêtre. Le parquet du bureau se prolongeait à l'infini au-delà du mur, voilà tout. Ses yeux trouvaient un repère naturel dans son horizontalité rassurante, même si fixer sa propre Illusion lui

donnait l'impression de loucher. Les pierres de la Tour s'écartaient assez à cet endroit pour qu'un pied prudent reposât sur leur bord. La *via ferrata* d'urgence, série de prises métalliques à quelques pas de là, le conduirait à l'orée du balcon où s'épanouissait le cinquième jardin de la maison Brac.

Il passa l'encadrement.

Posa un pied sur la pierre.

Glissa.

*

Angeline relâcha sa prise sur l'atmosphère. Nathanaël devait déjà être loin ; il ferait bien de l'imiter. Un hurlement d'agonie perça du dehors. Le sylphe hésita à comprendre. Braquart et Chapuis se précipitèrent vers la fenêtre, matraques sorties. Ils les rangèrent. Le major s'accouda sur le rebord et fit un petit signe de main vers la gauche. Le lieutenant lança :

— Alors, monsieur de Luz, on prend le frais ?

Un nouveau cri où poignaient les larmes se fit entendre. Chapuis passa le vantail et ramena sur son épaule un Nathanaël au visage déformé par l'horreur.

— *Tu n'es pas sérieux.*

— En tant que fuite, c'était du mauvais boulot. En tant que numéro comique...

Nathanaël reprit ses esprits et foudroya Chapuis du regard. Il s'épousseta l'épaule, se redressa, et déclara du haut de sa superbe survivante :

— Soit, vous me tenez.

— Vous êtes en état d'arresta-

— Toutefois.

— ... Ne faites pas ça.

— J'invoque.

— Arrêtez tout de suite.

— L'asile de la maison Luz.

Chapuis se claqua la paume sur le front. Braquart étrécit les yeux.

— Vous êtes entré par effraction dans le bureau de votre maître de maison, qui n'est pas là pour vous défendre. La base de votre demande est *faible*.

— Primo : quelle effraction ? Je savais comment ouvrir. Secundo : je suis mon propre maître de maison.

— Non, le conseil vous a démis de vos fonctions.

— Vraiment ? Vous me l'apprenez ! Subséquemment, puisque je viens d'en être informé, j'interjette appel de la décision du conseil.

— ... Mais personne n'est là pour l'entendre.

— Soyons sérieux. Il existe une bonne poignée de façons dont je peux rendre votre arrestation illégale : autant nous asseoir et discuter entre gens raisonnables. Ou préférez-vous prendre la responsabilité de mettre votre Commandant dans l'embarras ? Les membres de la maison Luz devraient revenir d'ici quelques heures, sinon quelques minutes, et je suis certain qu'ils nous aideront à sortir de cette situation ennuyeuse pour nous tous. Je n'ai pas de quoi préparer le thé mais, croyez-moi, l'intention y est.

— Merci pour l'invitation.

— Le plaisir est pour moi.

— Je ne suis pas venu les mains vides : permettez-moi de vous offrir cette élégante paire de bracelets.

— Voyons, lieutenant. Pourquoi voulez-vous menotter quelqu'un que vous n'avez pas arrêté ?

Angeline resta coi. En fin de compte, Nathanaël n'avait peut-être pas besoin de sa protection.

*

Nathanaël de Luz créait un lac de transpiration sur le coussin du fauteuil dans lequel il était assis.

Il préférait les problèmes causés par les choses à ceux causés par les gens, les machines aux machinations, les instruments aux intrigues. S'il s'était jamais

intéressé à la politique de la Tour, c'était par nécessité et non par choix. Il jouait son coup actuel sur du bluff – et son corps entier le criait pour lui : bluffbluffbluffbluffbluff. Il avait donc renoncé à la bravade et agi en personne intelligente : en se drapant dans une Illusion de confiance en lui. Après tout, les gardes n'étaient pas nobles, ils ne verraient pas la différence. Nat y gagnait quelques minutes, de quoi se poser et réfléchir.

Étudier les décisions des deux gardes revenait à se mettre dans l'esprit de leur Commandant.

Ce cher Casiel – enfin, pour lui, désormais, monseigneur de Sarh – contrôlait l'intégralité du maintien de l'ordre dans la Tour éternelle et, fait exceptionnel pour une maison noble, *au-dehors* de la Tour. Périodiquement les autres Seigneurs et Dames s'apercevaient qu'il s'agissait d'une dangereuse concentration de pouvoir dans une seule paire de mains et s'y intéressaient du coin de l'œil. Ils y renonçaient soit par une affection que le Commandant inspirait d'instinct, soit d'horreur devant l'ampleur de la réforme à accomplir. Au bout du compte, on ne connaissait pas d'affaire d'abus de pouvoir dans cette génération et toute la Tour en était trop reconnaissante à Casiel de Sarh pour risquer de déséquilibrer le *statu quo*.

Cela dit, parmi toutes ses qualités, Sarh en entretenait une qui n'arrangeait pas Luz.

Il était fidèle en amitié, or Nathanaël se trouvait posséder un ennemi que Casiel portait dans son cœur.

Plus inquiétant : la recherche d'un évadé comme lui, Illusionniste de surcroît, n'aurait jamais été confiée à deux gardes seuls. D'autant qu'ils étaient officiers si Nathanaël comprenait quelque chose aux grades, et dirigeaient donc d'autres de leurs congénères. Lesquels auraient déjà dû paraître, pour donner leur rapport ou juste parce que la maison Luz était l'endroit le plus évident où le rechercher.

Que le lieutenant Braquart et le major Chapuis eussent accepté sa manœuvre tout sauf subtile pour les planter sur place, sans tenter d'ameuter les hommes

sous leurs ordres, sans demander à contacter leur Commandant, ne présageait rien de bon.

Si Casiel de Sarh avait été son ami, Nathanaël en aurait conclu qu'on ne tenait pas vraiment à l'arrêter.

Il commençait à se demander si on ne cherchait pas à le prendre vivant.

En termes tactiques, n'envoyer que deux officiers rendait plus facile la mise en scène d'un accident, non ?

Une inspiration. Une expiration.

C'était – c'était passé de mode. Personne ne voulait plus vivre ainsi. Ce genre de choses ne se produisait que dans la fiction. Mais admettons, admettons – comment s'y prendraient-ils ?

Le jeter du quatre-vingt-quatrième étage ne figurait pas au programme, sans quoi les gardes n'auraient pas pris la peine d'aller le sauver. Trop flagrant, sans doute, pas assez réaliste. La maison Luz risquait de porter des accusations crédibles. Si l'opinion abondait jusque là dans le sens de son ennemi, sa nature girouette ne résisterait pas au scandale d'un assassinat.

Le conflit méritait-il de répandre le sang ? L'autre parti avait bien pu le décider : après tout, il distribuait la mort au compte-goutte et l'ornait de noms trompeurs.

Nathanaël repensa au début de son évasion, plus tôt dans la soirée, et tenta sa chance : blancoirblancoirblancoirblancoirblancoir.

Braquart bascula en avant avec la souplesse d'une poutre en chêne, Chapuis laissa échapper un flot de bave avant de glisser jusqu'au sol. Luz les abandonna à leur sort et prit la porte.

8 – plā

Les couloirs défilèrent au pas de gymnastique de Nathanaël de Luz tandis qu'il s'enfonçait dans le cœur de sa maison. Ses vêtements et ses cheveux

flottaient en pagaille autour de lui, mais il n’y fallait voir aucune Illusion dramatique : un sylphe suivait son sillage, avec les conséquences que cela entraînait en matière de courants d’air.

On voulait le tuer.

Cet état de fait invoquait des souvenirs d’enfance.

« On te tuera, Nathanaël ! On te jettera de la Tour ! »

Il courait : ils se lasseraient. Leur rage mourrait avec le jour ; leurs menaces se tairaient, écrasées par celles des nourrices. Rassuré ? Pas tout à fait. Les femmes chargées de leur éducation lui en voulaient toujours de les forcer à recadrer les petits sieurs causant moins de problèmes que lui. Il sentait qu’un jour elles choisiraient de régler le conflit en cessant d’y intervenir.

Il fuyait. Il se cachait. Agir sans réfléchir le rendrait imprévisible et ses poursuivants abandonneraient. Cela finirait bien par fonctionner un jour.

Que chantait-il là ? Il se frappa le front, se força à revenir au présent. Il ne s’agissait plus des petites terreurs de la nurserie ; aucune nourrice, aucun adolescent exaspéré ne le sortirait de cette situation. Et pour croire que couper son bon sens dans sa fuite le mettrait à l’abri de professionnels du maintien de l’ordre avec un doigt de jugeote, il fallait bien avoir gardé l’innocence de ses six ans.

Son problème le plus urgent à résoudre était de rejoindre le nouveau maître de la maison Luz. Si Nathanaël s’en remettait à son autorité, il se trouverait protégé d’une arrestation que le Seigneur de Sarh devrait alors négocier avec...

Avec qui, d’ailleurs ?

En toute logique, il n’existait qu’une candidate au titre : sa cousine Émeline. Son oncle Ariel, sa tante Mazarine et ses cousins Judicaël et Églantine étaient tous d’heureux parents alors qu’un maître de maison ne devait posséder aucune descendance ; son cousin Abigaël était sur le point de se marier ; quant à sa nièce Martine, elle n’avait pas tout à fait l’âge requis. À moins que la maison eût été placée sous tutelle – il frémit. Le conseil n’aurait pas osé les humilier ainsi.

Non, ce devait être Émeline. Le conseil l'avait éconduite à l'époque de leur présentation comme potentiels maîtres de leur maison, mais ses membres s'étaient en partie renouvelés depuis. L'aménité et la prudence de sa cousine, jugées preuves de faiblesse dans le temps, méritaient d'être reconsidérées en sa faveur vu les résultats de la, hum, force de caractère de Nathanaël.

Concevoir la très douce Dame de Luz tenir tête au poli mais inflexible Casiel de Sarh n'enchantait pas plus que cela l'objet du futur débat. Néanmoins, il pourrait toujours la conseiller sur ses décisions et s'assurer qu'elle allât dans son sens...

Tant que sa pensée naviguait entre passé et futur, elle lui remémora l'année où quelqu'un d'autre, tout aussi bien intentionné que lui, s'était taillé sur mesure un poste d'éminence grise en usurpant son autorité alors qu'il luttait avec sa fatigue. N'avait-il pas juré un serment du genre : plus jamais ça, et jamais lui ? Il le lui semblait bien.

Que la vie devenait compliquée quand on cultivait des principes. Pour le coup, il aurait presque compris sa mère. Presque.

— *Nathanaël, tu rêves ?*

Il sursauta.

Par réflexe, il avait arpenté les salons et bibliothèques où flânaient d'ordinaire les membres de sa maison à cette heure de la nuit ; personne, évidemment. La bonne vieille fascination pour les aventures du ciel poussait à la célébration des solstices et des équinoxes, aucune âme du monde ne restait chez elle à ces dates à moins d'être celle qui organisait la fête.

Il jeta un œil sur le carton d'invitation volé à sa rencontre de l'élève, dans l'espoir qu'il contredît ce qu'il savait déjà. Rendez-vous donné au cent-quatrième étage. Premier des trois niveaux appartenant à la maison Ascley.

Bastion de ce dément assassin auquel tous donnaient du « Monseigneur », aux agissements duquel nul autre que lui n'osait s'opposer. Gabriel.

Il grimaça.

— *Nathanaël, sérieusement, je te parle.*

Au bout du couloir :

— Tu as entendu ?

Braquart, Chapuis, un de leurs sbires ? Le fugitif estima qu’il survivrait à la non-résolution de ce mystère. Il s’éclipsa par la première porte venue.

— Angeline, souffla-t-il.

— *C’est ça, interpelle-moi, pas comme si c’était toi qui m’ignorais jusqu’ici.*

— Mes plus plates excuses, je réfléchissais.

— *Ce fut long. Est-ce que c’était fructueux ?*

— Je crains que nous ne devions monter une vingtaine d’étages et nous promener au nez de ceux qui veulent ma chute afin de leur échapper pour de bon.

— *Es-tu sûr de toi ? Parce que, dit comme ça, ça sonne parfaitement idiot.*

— Mieux vaut mettre la main sur les miens au plus vite que de jouer au chat et à la souris toute la nuit avec la Garde. Je fais une mauvaise proie. Ou une bonne ? Bref, je ne peux pas me protéger d’eux indéfiniment. Une chambre fermée à clé n’arrêtera pas une troupe motivée.

— *Je dois pouvoir en tenir quelques uns à distance.*

— Ah oui ? Combien ? Et combien de temps ?

— ... *Je n’en suis pas sûr.*

— Tu comprendras que je ne veuille pas me reposer sur tes bourrasques dans ce cas.

— *Ça vaut sans doute mieux. J’ai rétréci tout à l’heure et je ne sais pas pourquoi.*

Nathanaël resta hébété.

— Disparais-tu ?

— *Peut-être ?*

— Comment te nourris-tu ?

— *Comment je ?*

Une inspiration une expiration on efface tout et on recommence :

— C'est un problème parmi les autres. Le plus urgent reste de quitter cet endroit. Suis-moi.

*

Angeline le sylphe décryptait de mieux en mieux l'attitude de la masse de chair qui formait son compagnon. Jusqu'à présent, son silence indiquait la réflexion – il venait d'en obtenir confirmation, lui qui hésitait à y lire les prémisses d'un décès. Nathanaël avait repris une attitude mutique, mais pour d'autres raisons. Le sylphe croyait comprendre que Nathanaël s'inquiétait pour lui.

Il en tombait des nues.

Il se portait bien. Il se sentait plus petit, voilà tout. Les descripteurs qu'on lui avait enseignés peinaient à peindre sa forme et ses mutations mais, pour donner une idée, à charge égale, la pression qu'il aurait pu concentrer sur la surface de deux hommes un peu plus tôt ne pourrait plus être appliquée que sur un seul.

Rien de grave.

Il était mouvement. Tant qu'il s'agitait, il irait bien, point.

Nathanaël ouvrit une porte scellée. Angeline sentit la salle le happer. Bon, sa taille importait peut-être un peu quand il s'agissait de résister au vent. Il se cala derrière le linteau.

— *Nous avons un problème.*

— Quel est-il ?

— *Le courant d'air est trop fort. Je ne peux pas lutter.*

Nathanaël considéra les manches de sa chemise.

— Tu ne traverses pas les tissus, je me trompe ?

— *J'ai pu t'attraper par tes vêtements tout à l'heure.*

L'humain ôta son habit. Sa peau se hérissa, capturant un peu d'air autour de lui. Il laça deux nœuds aux manches et un troisième sur le bas de la chemise : le tout formait une poche ouverte dans laquelle Angeline se réfugia. Il dépassait du sac improvisé mais celui-ci formait tout de même un point d'accroche bienvenu.

La pièce ouverte devant eux méritait l'adjectif « caverneux ». Le sylphe n'en percevait pas les bords, ni par sa vue ni par la lecture de l'air ; à peine devinait-il le volume de la machinerie découpant la brise. Nathanaël avança dans la pièce jusqu'à parvenir au bas d'un escalier en spirale. Il gémit, puis entama son ascension. Angeline nota que les marches se tressaient d'une fine grille et que l'Illusionniste prenait soin d'en combler les trous sur son passage.

À force de grimper, ils atteignirent la plateforme la plus proche du plafond. Nat se saisit d'une clé à molette trouvée sur une étagère et dessertit quatre écrous qui retenaient une trappe en hauteur.

— Si on te demande, ceci n'existe pas.

— *Comment est-ce que tu expliques ton goût pour les entrées inutiles et malcommodes ?*

— C'est un passage de service pour les câbles d'alimentation. Nous sommes la maison du générateur auxiliaire, t'en souviens-tu ? Nous offrons à la Tour le surcroît d'énergie dont elle souhaite disposer de temps à autres.

Il monta sur un escabeau. L'Illusion du niveau du sol s'éleva avec lui. Il jeta Angeline par la trappe.

Le sylphe quitta son sac de fortune et explora les environs. La vaste pièce où ils se retrouvaient regorgeait de plantes. Il percevait la lente expiration de leurs feuilles. Un tour complet des lieux lui fit rencontrer un mur de verre. Le plafond se révéla constitué de la même matière. Il cogna dessus sans effets.

Pas d'issue.

Enfermé.

Encore.

— Angeline ?

Il tourna son regard. Nathanaël contemplait les restes abandonnés de sa chemise, les mains tremblantes. Toute cette inquiétude pour rien.

— *Je suis là.*

— Ah ! Tant mieux.

— *Quelle est la suite du plan ?*

— Si je dois me rendre au bal, je vais me faire beau.

*

Nathanaël de Luz connaissait la configuration de la maison Brac pour y être déjà monté s'expliquer avec le maître des lieux. Ce dernier ne cessait jamais d'affirmer que son arrosage n'était pour rien dans la terre précipitée le long des murs et sur les rebords de fenêtre de ses voisins du dessous. Non, ses chers spécimens botaniques ne débordaient pas. Non, rien n'aurait pu venir de chez lui. Non, il ne venait pas de se faire livrer plusieurs mètres cube de terreau pour compenser la perte. Nathanaël l'accusait alors de se braquer, ce à quoi son interlocuteur répondait qu'il n'appréciait pas cet humour puéril, Nathanaël ajoutait qu'il se montrait de mauvaise foi, Brac trouvait un prétexte pour le mettre dehors.

Pourquoi tenait-il tant à retrouver son poste de maître de maison, déjà ?

En tout cas, ce mauvais esprit, le Seigneur de Brac le paierait aujourd'hui au prix fort : sous la forme d'un peu d'eau chaude, d'un pain de savon, d'un rasoir et d'une tenue à sa nouvelle taille. Et d'une baignoire à récurer après qu'il y aurait gratté la saleté de six mois de prison sans accès à l'hygiène.

Nathanaël s'étudia dans une psyché. Son portrait se portait mieux. La coiffure laissait toujours à désirer. Il voulut tailler au rasoir ses cheveux trop longs sur les côtés et la nuque et échoua. Ébouriffé, désespéré, il abandonna son dernier espoir d'élégance et se contenta de tout aplatir à la cire.

Prêt et frais, il sortit de la salle de bain rejoindre Angeline.

— Un dernier coup de bluff, l'ami ? Entrons, trouvons ma famille, sortons.

— *Comme tu veux. De toute façon je suppose qu'il ne devrait pas être trop difficile de cacher ta présence ? Si tu peux créer n'importe quelle image, remplacer celle que tu renvoies par une autre, ou même disparaître.*

— De toute évidence.

Nathanaël jugea le moment mal choisi pour expliquer à Angeline le sens passif des Illusionnistes qui complétait leur aptitude clinquante.

Ils se reconnaissaient entre eux, et, à moins d'une tare de la vision ou de l'esprit, différenciaient sans effort la réalité des Illusions. Qu'il se drapât d'un mirage à un bal rempli de ses pairs, même si celui-ci écrivait en lettres transparentes « Vous Ne M'avez Pas Vu », et il attirerait l'attention de toute la salle.

Cette issue ne convenant à personne, il jouait ce coup-ci sur ses autres talents.

Une inspiration.

Une expiration.

Tout se passerait bien.

9 – mask

Angeline le sylphe étudiait la respiration d'un homme allongé. Les quatre autres, il s'estimait certain de leur inconscience. Celui-là, moins. Il désirait s'en débarrasser assez vite, parce qu'il sentait Nathanaël trembler du côté opposé à son attention, situation qui entraînerait, si laissée à elle-même, son cinquième malaise depuis le début de leur ascension.

Le garde aspira une goulée d'air peu discrète et prépara ses muscles à le relever d'un bond. Le sylphe prit son élan, le présenta à la maçonnerie (« Caporal, voici le mur, Mur, voici le caporal ») et se satisfit enfin de son évanouissement.

— Était-ce bien nécessaire ?

— *Nat, nous avons déjà eu cette discussion et je t'ai promis que je n'exercerais que la force strictement appropriée.*

— Quand bien même tu te ficherais de leur sort, pense à ta santé.

— *Je te dis que je vais bien. Est-ce que tu veux vérifier ?*

Nat se campa sur ses jambes et leva la main. Le sylphe s'y précipita.

— Je ne sens pas de différence.

— *Il n'y en a pas. Où en sommes-nous ?*

— Cent-deuxième. Un dernier effort et nous rejoindrons la fête.

Leur progression verticale dans la Tour suivait le modèle de leur premier changement d'étage : Nathanaël retrouvait les trappes de service dans les endroits les plus divers, empilait le mobilier jusqu'à les atteindre, reproduisait son tour de passe-passe dédié à tromper son sens de l'équilibre sur la proximité du sol, et grimpait.

Rapport de Braquart et Chapuis ou bon sens de la Garde Touraine, ils trouvaient régulièrement des gens postés sur leur passage. Les neutraliser posait moins problème à Angeline que les réactions de Nathanaël. Plus le compte des gardes évanouis augmentait, plus il était pris d'absence. Lui arracher un mot devenait un exercice de volonté – tout relatif : on parlait quand même d'un grand bavard.

— *Et ?*

— Les trappes sont condamnées dans la maison Ascley, donc nous devons prendre des escaliers pour nous rendre au cent-troisième. Idem pour le cent-quatrième, sauf qu'il n'y a qu'un seul accès à la salle de bal.

— *J'espère que tu sais ce que tu fais.*

— Tu sais bien que oui.

Angeline se sentait contraint de le suivre. Techniquement, il était libre : en pratique, il tenait ses promesses, donc à Nathanaël.

Ils gagnèrent le cent-troisième, rejoignirent l'escalier de service qui reliait cet étage à celui du dessus, aboutirent enfin au dernier palier. La porte s'ouvrit.

Tout se déroula trop vite pour le regard du sylphe.

La cage d'escalier vira à l'aveugle. Il entendit, sentit les gardes se déplacer autour d'eux, mais il n'avait pas eu le temps de prévoir sa charge avant la rupture de la lumière. Il supposa la direction du plafond et s'y réfugia. L'Illusionniste responsable rétablit sa vue en même temps que celle de tout le monde.

Un homme masqué toisait Nathanaël, son regard dirigé vers le haut pour espérer rencontrer l'autre. Autour d'eux, quatre gardes, dont un s'activa à tirer les bras de Nathanaël vers l'arrière et lui claquer une paire de menottes sur les poignets. Le silence étonnait. Angeline se serait attendu à un dialogue. Un échange. Un bruit. Quelque chose.

— Casiel, gémit Nat. Comment allez –

— Taisez-vous.

Ni connivence, ni colère, ni jubilation. La voix se teintait de mépris, et de la fatigue de l'avoir gardé secret jusque là.

Le Commandant s'adressa à ses hommes :

— Vous dépêtrerez-vous avec le prisonnier ?

— Oui, Monseigneur, pas d'inquiétude.

— Dans ce cas, je vous avoue que je rejoindrais bien la fête.

— On s'en occupe.

Casiel de Sarh tourna les talons et ferma la porte de la cage d'escalier derrière lui.

*

Nathanaël de Luz accepta la défaite de bonne grâce. L'épuisement l'emportait sur l'impulsion. Courir les étages affamé et privé de sommeil n'expliquait qu'une partie de son état, malgré son manque d'endurance physique. Il ne supportait plus la pression morale, voilà : il dépassait le stade de la légitime défense. Chaque garde tombé était un innocent sacrifié dans l'espoir d'atteindre

un unique coupable. Et quand bien même il ne les frappait pas de sa propre main, ses nerfs ne toléraient plus de côtoyer une force invisible et immodérée.

Peut-être sa tentative d'évasion suffirait-elle. Peut-être créerait-elle assez de scandale pour décoincer le quelconque engrenage qui empêchait sa famille de plancher sur sa libération depuis six longs mois. Il se laissa empoigner par les gardes et conduire dans l'escalier. Les marches s'étendaient, innombrables et absolues mais, au moins, il ne s'y trouvait plus seul. Peut-être ne l'y jetterait-on pas.

Il réalisa qu'avant de parier sur les *peut-être* il aurait eu mieux fait de régler la question des *sans doute*.

Sans doute aurait-il dû prévenir Angeline de sa décision.

Il sentit la bourrasque le contourner sans le frapper – comment le sylphe parvenait à viser, il n'y comprenait rien – et cinq secondes plus tard quatre gardes se retrouvaient les membres pliés dans le mauvais sens sur le palier du dessous.

Nathanaël s'aperçut qu'il claquait des dents et serra sa mâchoire. Il tenta de reprendre le contrôle de sa respiration.

— *Ne compte pas sur moi pour crocheter tes menottes.*

Ses mains attachées dans le dos lui compliquant en effet l'existence, Nathanaël s'assit, glissa son bassin à travers l'arc de ses bras liés, replia ses genoux sur son torse, ignora la plainte de ses épaules et parvint à ramener les menottes devant lui. Tout n'était pas à jeter dans son corps asthénique. Il fouilla ses accompagnateurs sans trouver la clé de sa libération – peut-être l'attendait-elle à l'étage de la prison.

Il se serait bien lamenté sur son sort mais il devait reconnaître que cette soirée lui offrait enfin une occasion légitime de se déboîter un pouce, lui qui en rêvait.

Il se cracha sur la main gauche, étala sa salive, rentra l'articulation de son premier doigt dans sa paume et tenta l'exploit.

Sa réussite le mena à la conclusion qu'il pouvait très bien vivre avec un bracelet des plus originaux au poignet droit en attendant des jours meilleurs. Il planqua le reste du bijou dans sa manche.

— *Est-ce que tu as fini ?*

Un désavantage de fréquenter un ami peu au fait de l'anatomie humaine, c'était qu'il devait renoncer à tout compliment sur ses contorsions. Il pourrait toujours se vanter auprès des membres de sa maison quand il leur aurait remis la main dessus. Surtout que sa capacité à échapper aux captures successives ternissait le blason de la Garde. De quoi se sentir sûr de soi.

Autant poursuivre le plan originel.

Il ouvrit la porte.

Au-delà, un vestibule. Plantée devant l'entrée de la salle de bal se trouvait une toute jeune servante, le genre de gamine plébéienne venue toucher ses gages en échange de son service – pas très spécialisé mais suffisant pour la tâche qu'on lui confiait ce soir. Des cartons d'invitations s'entassaient dans un casier à son côté et sa table était couverte de masques à l'attention des étourdis qui seraient venus sans le leur.

Pour l'assister, une paire de sentinelles.

— *Je m'en occupe.*

— Reste discret.

Nathanaël enfila son plus joli sourire et le braqua sur la jeune fille. Elle se laissa absorber par ses yeux. Nul besoin d'Illusion pour les rendre attirants : leur noirceur était remarquée depuis toujours.

Les deux gardes en poste s'avancèrent vers lui. Le fugitif tricota une Illusion dans le coin de sa cervelle.

Angeline tomba sur les attaquants.

La servante vit le monsieur retardataire discuter à voix basse avec ses protecteurs.

Le sylphe fit rouler les deux corps un peu plus loin.

La jeune fille pourrait témoigner plus tard de l'entente entre le nouvel arrivant et les gardes, qui s'étaient aussitôt absentés, soit qu'ils fussent partis en pause, soit qu'on leur eût annoncé la relève. Une fois la scène terminée, Nathanaël annula son Illusion. Avec un peu de chance, les nombreux occupants de la salle de bal à même de détecter sa manœuvre n'y avaient pas prêté attention.

Ce tracas résolu, il tendit à l'ouvreuse le carton d'invitation volé un peu plus tôt dans la soirée.

— Pas de masque, monsieur ?

— Non, j'ai été distrait. Enfin, si nous parlons bien des modèles de tissu et de carton.

La servante présenta sa table d'un large geste de sa main.

— Servez-vous, ils sont là pour ça.

— Tu auras compris que j'évoque...

— ... l'idée selon laquelle nous portons tous des « masques » qui sont l'image que nous renvoyons aux autres, merci monsieur, très intéressant monsieur.

— Dis donc ma petite, cette impertinence n'a pas sa place à ton poste.

— Mes excuses, monsieur. Pour ma défense, j'ai trouvé la métaphore fine – vers dix-huit heures, la première fois qu'on me l'a sortie. Navrée de votre retard, monsieur.

La plaidoirie trouva le chemin du cœur de Nathanaël et le noble l'accepta sans objection. Il empoigna un masque représentant la tête d'un chat roux et y enfila son visage. Il le retira aussitôt. Il y percevait un parfum écœurant, mi-fleur mi-poisson : on apprenait à reconnaître ce genre de signes quand on s'intéressait aux drogues immondes d'Ascley.

— Aurais-tu par hasard reçu une consigne vis-à-vis de ces masques, petite ?

— Un par personne, les récupérer à la sortie, ne pas trop mettre le nez dedans. Hahaha !

— Tu ne t'en es pas privée, n'est-ce pas.

— Les collègues m'ont laissé le pire poste, je me console comme je peux.

Cet état de fait expliquait le laisser-aller de la domestique. Si une enfant tolérait le produit aussi bien, un adulte accoutumé à consommer son poids en alcool chaque mois devrait y parvenir. Il fit sienne la tête du chat et passa les portes de la salle de bal.

Miséricorde. Mortesélène.

La langueur des musiciens ne complimentait pas l'état de la soirée. La grande fête du solstice d'été, supposée célébration du triomphe du soleil, avait choisi pour thème la consommation des drogues. Malgré la dénomination de bal, aucun convive ne dansait, sieurs et demoiselles préféraient le confort des causeuses et n'en sortaient que pour picorer le buffet. Les corps étaient chiffés, les esprits fragments, les rires fracas. Nathanaël tenta un verre de punch et y reconnut l'amertume d'un hallucinogène. Les petits fours ne l'alarmèrent pas, ou alors moins que sa faim : il en saisit une poignée et les goba un à un.

Son balayage visuel de la grande salle ne le rassura pas : il ne vit aucun membre de la maison Luz et très peu de leurs amis – vu la position des présents dans leur organigramme social, on parlait même de simples fréquentations. Ils devaient se trouver sur l'un des balcons, ou dans une annexe. Sa famille ne serait pas rentrée si tôt, si elle avait dû bouder la fête elle l'aurait boycottée du début à la fin et il aurait rencontré quelqu'un au quatre-vingt-quatrième. Ils n'auraient pas pu se croiser, lui montant, eux descendants, dans un complot universel pour lui gâcher la vie.

Son arpentage des lieux l'amena à portée d'oreille d'une paire de fâcheux.

Casiel de Sarh enchaînait les cafés, le dos droit sur un canapé qui n'avait jamais été conçu pour. En face de lui, une pourriture jouait les pleureuses.

— En es-tu sûr ? Est-il bien hors d'état de nuire ?

— Je l'ai fait renvoyer en cellule. L'incident est clos. Profite au moins de la fête ! C'est ta maison qui invite !

— Je suis censé croire que quatre de tes petits soldats vont réussir là où – combien même ont échoué auparavant ?

— Il est menotté, surveillé, incapable de se servir de la confusion et de l'effet de surprise pour se débarrasser de mes hommes comme il l'a fait jusqu'ici. La situation est sous contrôle. Tu as encore le temps. Y as-tu repensé ? Cela ne peut pas durer pour toujours.

Gabriel d'Ascley hocha la tête. Il s'entoura de ses propres bras, penché en avant.

— Tu sais, Cas, parfois, je sens sa présence. Comme s'il Illusionnait près de moi, alors que je le sais emprisonné...

Le Seigneur de Sarh tendit sa main par-dessus la table et tapota l'épaule de son ami.

— C'est ton imagination. Et la preuve que ton inconscient t'aiguillonne. Il ne...

Il fronça les sourcils.

— Attends une minute.

Nathanaël de Luz s'éloigna de plusieurs mètres et chercha quelle espèce d'Illusion il avait pu garder sur lui par erreur. Un brin d'antiride ? Difficile de ne pas en avoir le réflexe face au miroir. Tout de même, on ne pouvait pas le détecter lorsqu'il n'Illusionnait pas ? Voilà qui aurait été des plus...

Un mot.

Qui signifiait...

Hum.

« Injuste » ! Le bout de la langue, terrible.

À quoi pensait-il, déjà ? Il tourna sur lui-même à la recherche d'une réponse. Un vertige le prit : il chercha où se rattraper. Angeline ! Il avait besoin d'Angeline. Où était-il ?

L'arrêt de la musique le fit se tourner vers l'estrade, où quelqu'un rejoignait les musiciens. La robe blanche aérienne, le halo Illusoire dont elle nimbaït ses cheveux blonds des fois qu'on aurait oublié de les admirer, son sourire de cire

rouge, le regard noisette derrière son loup à plumes, impossible de la confondre avec une autre : il s’agissait bien d’Angeline.

Angeline de Coq, s’entend.

Maman.

*

Angeline le sylphe repéra Angeline la femme en suivant le regard de Nathanaël. Un indéfinissable quelque chose de lui dans la silhouette générale et la déclinaison chromatique lui permit de l’identifier. Il considéra l’idée que son compagnon d’évasion soit sorti de cette personne – le concept, étranger, connu par ses seules définitions, le troublait. La femme pouvait-elle faire d’autres Nathanaëls ? Si oui, partageaient-ils une mémoire commune ou la nouvelle créature repartait-elle de zéro ? Le sylphe détourna son attention de la chose. Aucun intérêt et répugnant, comme tous les phénomènes ayant trait aux humains.

La vieille demoiselle s’éclaircit la gorge, rit, présenta ses excuses à l’audience. Les musiciens égrainèrent deux mesures. Le chant d’Angeline inonda la salle.

Était-ce encore une voix ? Ça ne faisait pas le même effet. Ça roulait au lieu de casser l’air, ça frémissait l’atmosphère, ça enflait et gonflait d’une façon délicieuse, caressait ses bords tourmentés, explosait ses boucles internes et...

Le sylphe brisa le charme, alarmé. Il sentait les murs de la pièce plus proches de lui que l’instant précédent. Il joua de ses boucles, renversa une table dans l’indifférence générale, évalua sa situation et reconnut qu’il occupait un plus grand volume.

À croire qu’il avait trouvé ce qu’il mangeait.

Où avait-il laissé son Nathanaël ? Il tourna son regard dans chaque direction, trop maladroit encore pour oser se déplacer. Il le retrouva du côté de la scène, planté face aux musiciens.

La chanteuse écarquilla les yeux. Angeline devina qu’elle jugeait l’inconnu face à elle, reconnaissait son fils à travers le masque.

Elle hurla, puis s'évanouit.

10 – fuit

Angeline se débattait avec une forme trop grande. Que lui était-il arrivé ?

Inculc de son anatomie, il se décrivait par les sensations que sa propre forme lui provoquait. Il se percevait comme un ensemble de boucles – de courants d'air entraînés dans un mouvement cyclique. Certaines de ces boucles, au centre de lui-même, lui étaient comme un trou impossible à concevoir : il imaginait là le siège de sa pensée. D'autres, à la périphérie de cette béance, échappaient à sa vue : il supposait qu'elles captaient pour sa consultation la lumière et la chaleur. Les suivantes s'agitaient en fonction des sons et des mouvances de l'atmosphère, et le protégeaient des obstacles solides.

Ces dernières s'adonnaient à faire n'importe quoi. Leur taille avait enflé sans le contrôle d'Angeline. Collé au plafond, il s'efforçait de s'y étaler pour éviter la masse humaine. Pas qu'il soit si fragile que les gens le mettent en danger, mais son fort potentiel de pression repoussait les objets extérieurs parce qu'il n'appréciait pas d'être déchiré en permanence par des solides en mouvement, et il ne comptait pas aplatir l'ensemble des convives au sol.

Dissimulé, il espionnait toute la salle. Le temps qu'il se démêle de ses nouvelles contraintes volumiques, les événements s'y poursuivaient.

Mademoiselle Angeline de Coq gisait évanouie sur la scène. Quelques personnes, dont Casiel de Sarh, se tenaient à ses côtés. On apporta les sels.

— Angie, que vous arrive-t-il encore ?

— Il... il...

Elle fondit en larmes.

— Il est tout *maigre* ! Personne ne l'a nourri ?

Sarh balaya la salle du regard. Angeline en fit de même.

Nathanaël se traînait à genoux vers le buffet, les traits si déformés que le sylphe le reconnut à peine. D'ailleurs, qu'avait-il fichu de son masque ? Il le repéra sur le sol près de la scène, le souleva d'un courant d'air, le jeta vers son camarade d'évasion. Celui-ci laissa le masque lui rebondir sur le visage sans s'en saisir. Parvenu aux tables, il rampa dessous, ressortit de l'autre côté, rencontra le mur et lui marmonna une excuse. Une incompréhensible conversation s'ensuivit, qui tourna à l'étrange quand Nathanaël se mit à embrasser la maçonnerie. Angeline décida de mettre un terme à cette union contrenature.

— *NATHANAËL.*

Ah ! Lorsqu'il tordait l'air pour reproduire le langage parlé, ses boucles extérieures étaient impliquées. Incapable de contrôler le volume de sa voix ? Formidable. De toute façon, de ce qu'il comprenait, les habitants de la Tour éternelle ne se donnaient que des prénoms en [ɛl] et en [in] et acceptaient les redondances. Il pouvait aussi bien se trouver quarante Nathanaëls différents dans la salle.

La réaction de Sarh :

— Vous avez entendu ? Lucquès, Parménide, déployez vos hommes, on cherche la femme suspecte ! Elie, descendez voir où en est le prisonnier !

Vu du dessus, le ballet des gardes composait une géométrie fascinante. Ils couvraient la salle des ronds brillants de leur casque. Si Angeline comprenait leur façon de fouiller, il lui restait deux minutes pour sortir Nathanaël de sa liaison subversive avec le mur de la Tour et poursuivre leur évasion. Il se dirigea vers sa cachette, repoussant de grands pans de boucles externes derrière lui – il n'avait pas besoin d'une telle épaisseur. Il s'efforça de ne faire intervenir dans sa parole que les boucles les plus proches de Nathanaël : peut-être parviendrait-il mieux à contrôler la puissance de sa voix ainsi.

— *Nathanaël.*

Leurs poursuivants tournèrent la tête dans leur direction. Fantastique, alors comme ça leur ouïe à eux aussi parvenait à localiser l'origine d'un son ? Furieux, Angeline poussa Nathanaël contre le mur. L'homme ne réagit pas au coup de

vent, le sylphe s'en agaça, un faux mouvement de ses boucles trop grandes le fit renvoyer une table du buffet sur les gardes qui approchaient. L'un d'eux la rattrapa au vol et la renvoya sur lui. Il battit en retraite vers le plafond.

— Abrinque, grosse brute là, calme-toi !

— C'est lui qu'a commencé.

— Si tu l'as tué Sarh va te tuer !

Angeline avait besoin de mettre au point un plan subtil. Celui-ci consisterait bien sûr à appliquer une force inarrêtable sur un ensemble d'objets mobiles, mais il devait calculer son angle et attendre le bon moment. Il assista en spectateur à la discussion qui suivit.

*

Il y eut un choc sur sa joue droite. Elle irradiait d'une chaleur douloureuse. Nathanaël de Luz enregistra à peine l'information. Il y eut un choc sur sa joue gauche. C'était – comment disait-on – une paire de claques ? Ses lèvres furent forcées, un goût amer lui envahit la bouche. Il déglutit. Sa langue reconnaissait ce qu'on venait de lui faire ingérer.

L'Antidote. Il existait plusieurs mélanges de drogues distribués dans la Tour éternelle, portant des noms trompeurs comme Rêve Blanc, Doux Sourire, Grande Paix : la dernière sortie d'Ascley s'appelait La Vie. Ils vous tuaient la volonté et vous laissaient à un fil de perdre le reste. Tous ne s'annulaient pas à l'aide du même contrepoison, mais Ascley ajoutait le même arôme dégoûtant à chacun pour éviter que quelqu'un se prît d'idée de tester les effets d'un Antidote seul. Certains détracteurs de Nathanaël voyaient cette attention comme une preuve de la bonne volonté du producteur.

En avait-il volé des quantités, dans le temps, cachées un peu partout et confiées à sa famille pour le cas où Gabriel d'Ascley passerait à l'offensive et entreprendrait de supprimer toute opposition.

Aucun beau geste, aucune promesse du maître des drogues ne changerait un fait irréfutable. Le sang de Daniel de Luz baignait les mains de Gabriel. Justice

devait être faite ; le meurtrier, puni ; son crime, le dernier de ce genre qu'on laisserait commettre.

Peu écoutaient Nathanaël. « Faites le deuil de votre père », lui disait-on. « Faites votre deuil et reposez-vous. » Voire, pour les plus imbéciles : « Avez-vous considéré le Rêve Blanc ? »

Deux mains saisirent Nathanaël au col, le soulevèrent de terre et le secouèrent. Il trouva la force d'ouvrir les yeux. Il échangea un regard avec Casiel de Sarh, qui le lâcha. Ses genoux cédèrent et il finit assis. La lumière trop forte le fit larmoyer. Il contempla le trio de ses ennemis.

Sa mère, Angeline de Coq. Femme si respectable que sa propre maison l'avait bannie sitôt sortie de l'adolescence. Elle logeait depuis à la maison Ascleby : Nathanaël refusait de deviner avec qui elle avait couché pour en obtenir le droit. Quelqu'un de doué, s'il avait réussi à lui faire oublier le père de son fils. Elle considérait Nathanaël, la main sur la bouche, les pleurs incontrôlés. Gêné, il détourna les yeux.

Le Seigneur Casiel de Sarh. Commandant des Gardes, partisan de la justice paraissait-il, sauf quand elle dérangeait ses amis. Sous son loup noir, le mépris tordait son visage, la même expression que plus tôt dans la soirée.

Gabriel d'Ascleby portait un masque intégral d'une couleur crème. Il occultait le moindre morceau de sa peau jusqu'à ce que son col prît la relève. Difficile de lire son expression dans ces conditions, mais il tremblait de façon visible. La rage ? La peur ? Tant mieux. Le Seigneur daignait enfin prendre la plaisanterie au sérieux.

Sarh s'apprêta à donner un ordre. Ascleby l'arrêta d'une main sur l'épaule. Avec un soupir, Casiel encouragea son ami à ne pas se mêler personnellement de l'arrestation. Nathanaël fit signe à son ennemi de venir le chercher.

Gabriel s'avança.

Nathanaël montra les dents.

Gabriel s'arrêta.

— Regardez-vous. Non mais vraiment, regardez-vous !

L'exclamation qui suivit sonna soulagée.

— J'en avais besoin ! Avec le temps, j'avais oublié ce que vous étiez vraiment.

Nathanaël gronda. L'Antidote faisait effet : il sentait son visage, sa gorge et sa langue revenir à un état propice à la bonne articulation. Maintenant, réfléchir à une phrase cinglante à jeter quand il le pourrait...

— Une farce ! Une vaste plaisanterie ! Qu'il est *doux* de le constater de nouveau ! Même si vos actes sont impardonnables...

— MES actes ?

Ascley recula d'un pas, ses tremblements revenus. Il baissa la tête, enfonça sa main dans sa poche de poitrine et jeta ce qu'il en sortit. Nathanaël n'eut pas le temps d'esquiver : l'objet d'argent toucha sa pommette et rebondit au sol.

Un briquet. Son briquet. Le briquet offert par son père. Il ne le quittait jamais. Gabriel avait osé le lui voler ? Il referma ses doigts dessus. Inspira. Expira.

— Merci de m'avoir rendu mon bien. Il a une grande valeur sentimentale à mes yeux, pour tous les bons souvenirs qu'il me rappelle.

Un cri étranglé s'échappa de la gorge de son ennemi. Nathanaël jugea le moment opportun pour se remettre debout. Puisque le public ne se souciait pas de justice, puisqu'il voulait qu'un combat de volontés l'aide à choisir le camp le plus captivant, il allait leur en donner, du charisme. Il planta son regard dans les yeux bleus de Gabriel.

— Et, des souvenirs, c'est tout ce qu'il me reste de mon père, grâce à vos bons soins.

— Combien de fois, au juste, m'obligerez-vous à le répéter ? Daniel s'est tué lui-même...

— menteur !

— Aucune de vos petites crises ne changera le fait que votre père a commis ce qu'on appelle dans le jargon médical un *suicide*, espèce de demeuré !

— Il suffit, dit Sarh. Inutile d’en rajouter, monsieur va retourner au frais, tout va bien se passer.

Inenvisageable. Nathanaël appela à la ronde :

— Vous tous ! Comment pouvez-vous laisser une telle chose se produire ? Comment peut-on emprisonner un pair sans procès ? Qui sait si demain vous ne serez pas celui ou celle qu’ils feront disparaître ?

Effet sur l’assistance : néant. Nathanaël se cacha le visage dans ses mains. Bien sûr. Salle remplie d’alliés de la cause Ascley. Tous drogués. Sous influence. Sans espoir.

Le bruit de la bourrasque le ramena au présent. Angeline prenait son élan depuis le fond de la salle – on le voyait aux gens qui tombaient sous sa poussée et aux nappes qu’il attrapait au vol et qui flottaient avec lui sans le traverser. Le vent culbuta les gardes, Sarh, Ascley, sa mère, et se contenta de l’emporter gentiment.

— Merci !

— *UN PLAISIR.*

— Et maintenant ?

— *J’AI UN PLAN, SORTONS D’ICI.*

Ils se dirigeaient vers la baie vitrée grande ouverte qui donnait sur le balcon.

— Tu ne penses pas à...

— *ALORS, POUR TE TENIR INFORMÉ, J’AI DÉVELOPPÉ UNE SORTE DE PROBLÈME AVEC LES PORTES ET LES PIÈCES ÉTROITES.*

— Et les vents extérieurs ? Ne craignais-tu pas d’être emporté dans le courant d’air ?

— *NAT, AU POINT OU J’EN SUIS, LE COURANT D’AIR DEVRAIT AVOIR PEUR DE MOI.*

Les invités leur libéraient le champ, chassés par Angeline. La balustrade approchait.

— Je t’en prie, non ! Tout sauf cela !

— *JE MAÎTRISE LA SITUATION.*

— En me jetant dans le vide ?!

— *NE T’INQUIÈTE PAS.*

Une nappe claqua devant Nathanaël, lui bloquant la vue.

— *JE SAIS EXACTEMENT CE QUE JE FAIS.*

— Je n’y crois pas une seconde !

— *J’AVAIS LA POLITESSE DE NE PAS COMMENTER QUAND TU PRÉTENDAIS LA MÊME CHOSE, MERCI DE ME LA RENDRE.*

Nathanaël se prit les pieds dans la nappe et se retrouva allongé à plat ventre dessus. Il tenta de se relever mais renonça vu l’instabilité du sol. Il se retourna.

Le balcon se trouvait déjà plusieurs mètres au-dessus d’eux. Des têtes horrifiées dépassaient de la rambarde. Des faces furieuses les poussèrent. Elles rétrécissaient à mesure qu’Angeline descendait. D’une façon ou d’une autre, cette vue calmait Nat. La sensation était curieuse : il lui semblait se vider des drames réveillés par son arrivée au bal à mesure qu’il s’en éloignait. Un grand ménage sentimental opéré par son esprit.

Cette sérénité était, il n’en doutait pas, trompeuse : il faisait de la place dans sa tête pour accueillir la terreur de son vertige, voilà tout.

D’autres nappes arrachées vinrent avoisiner la sienne.

— *Je peux les maintenir si tu ne remues pas trop. Tu ne devrais pas voir le sol. C’est sa vue qui déclenche ta panique, non ?*

— Tu... Comment accomplis-tu cette merveille ?

— *J’ai accidentellement grandi. Et découvert des choses sur moi-même. Drôle de nuit.*

— Doux euphémisme.

Le balcon du cent-quatrième ne formait plus qu’une tache lumineuse, une constellation parmi les autres de la nuit. Nathanaël constata sa propre

disparition dans l'ombre. Il fixa le ciel étoilé. Le vent se fraya un chemin dans ses cheveux, rafraîchit la pellicule de sueur qui le baignait. Il plaça ses mains derrière sa nuque et croisa les jambes.

— *Si tu pouvais plutôt t'étaler histoire de répartir ton poids, ça nous éviterait des adieux.*

Nathanaël obtempéra.

— *Mon plan s'arrête ici. Est-ce que tu as une idée de destination ?*

— Si tu arrives à les compter, vise le vingt-troisième étage.

Il contrôla sa respiration quelques secondes. La maison Luz eût été plus pratique, mais ses étages devaient encore grouiller de gardes. Le vingt-troisième n'appartenait plus à personne et servait d'espace de stockage pour tous. Pour l'y trouver, il faudrait déjà penser à l'y chercher.

Demain, il rejoindrait les siens. Demain, il reprendrait le cours de sa vie.

Demain.

Cette nuit, Nathanaël de Luz s'accorderait le luxe de dormir.

À propos :

Mirage est un roman-feuilleton de fantasy comique écrit et autopublié par @now@n.

La première diffusion de cette version a eu lieu chapitre par chapitre sur Substack : <https://anowan.substack.com/s/mirage>

Retrouver l'autrice sur le web : <https://anowan.blogspot.com/>

*

Des remerciements particuliers vont à Susi-Petruchka, alias Charlotte, pour son suivi de cette histoire depuis le tout début et son inquantifiable travail gratuit de bêta-lecture qui m'a rendue meilleure écrivaine au fil des ans.

Cette publication n'aurait pas pu avoir lieu sans le soutien moral du Cercle littéraire des cercles et du Forum des Jeunes Écrivain·e·s.

Merci enfin à vous d'avoir lu la version PDF des chapitres 1 à 10 de *Mirage*.

À bientôt pour la partie 2 !